

Sublet

L. C. B.

11792/10

Le Général CHERIF-PACHA

---

# QUELOUES RÉFLEXIONS

sur la

# Guerre turco-balkanique



PARIS

IMPRIMERIES A.-G. L'HOIR, ÉDITEUR

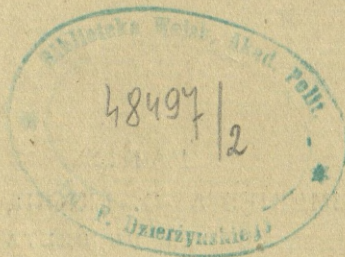
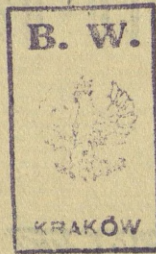
26, RUE DU DELTA

—  
1913

*L'Hoir*

355. 0(323.32)

11792/104



*A mes Camarades*  
*de Saint-Cyr*  
*de la promotion d'Annam.*

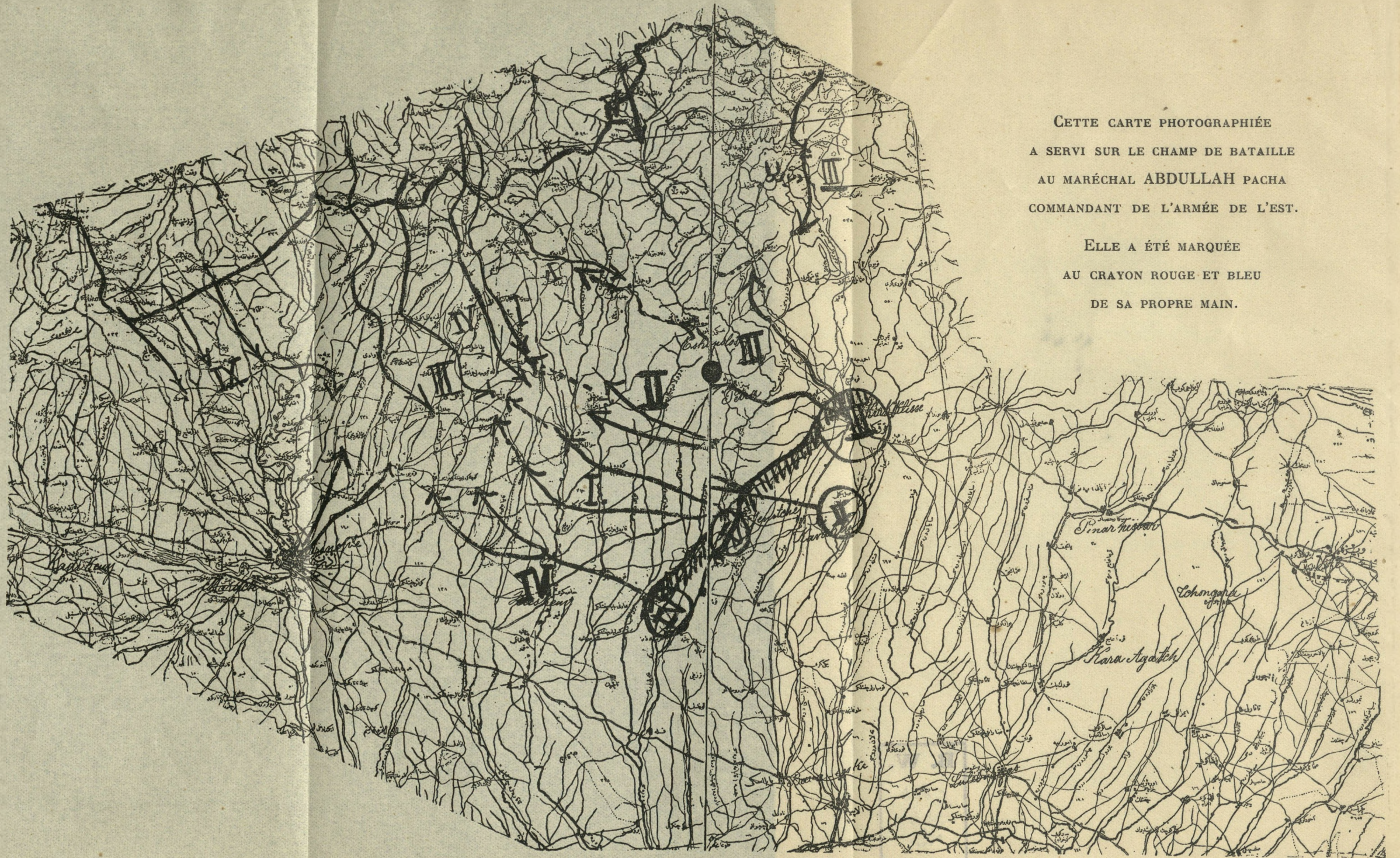
A. M. C. 1870

1870

1870



GÉNÉRAL CHÉRIF-PACHA



CETTE CARTE PHOTOGRAPHÉE  
A SERVI SUR LE CHAMP DE BATAILLE  
AU MARÉCHAL ABDULLAH PACHA  
COMMANDANT DE L'ARMÉE DE L'EST.

ELLE A ÉTÉ MARQUÉE  
AU CRAYON ROUGE ET BLEU  
DE SA PROPRE MAIN.

## AVIS

---

Pour satisfaire à de nombreuses demandes, nous avons cru devoir réimprimer quelques milliers de nouveaux exemplaires de cette brochure, en y ajoutant certains renseignements qui nous sont entre temps arrivés de très bonne source sur la campagne de Macédoine et celle de l'Épire.

Entre temps aussi Andrinople était réoccupée par nos troupes : ce qui causa une grande joie parmi toute la population ottomane, mais ce qui surtout fut exploité par le Comité Union et Progrès afin de relever son prestige et d'assurer son existence.

Lors de son retour au pouvoir, après l'assassinat de Nazim pacha, le Comité Union et Progrès s'était engagé à recouvrer Andrinople, mais sans l'imprévoyance politique et l'imprudence stratégique des Bulgares, sans un concours de circonstances fortuites, eût-il jamais pu tenir cet engagement?

La conférence de Londres semblait d'ailleurs avoir tout réglé à ce sujet, et nos gouvernants s'accommodaient fort bien de cette solution, et de leur échec, quand tout fut remis en question par la guerre qui éclata entre les alliés de la veille. Si donc le Comité doit en toute justice une grande reconnaissance aux Bulgares, nous ne voyons pas en quoi le peuple ottoman, lui, devrait être particulièrement reconnaissant au Comité. En fait de mérite, on ne peut guère attribuer au Comité que celui d'avoir eu de la chance.

Et pourtant de quelle fanfare n'accompagne-t-il pas maintenant encore la reprise d'Andrinople? Enver bey, lui-même, que le Comité, avec un peu de boue délayée dans beaucoup de sang, a créé à son image et à sa ressemblance, Enver bey, ce solennel pantin, remplit le monde du bruit de son sabre et s'entoure d'une auréole qui rappelle un peu trop le feu d'artifice.

Est-ce que tout cela est bien de nature à mettre notre armée, aux yeux de l'étranger, sous un jour favorable? Le soldat turc a trop de réels exploits à son actif pour que des tartarinades de ce genre puissent faire autrement que de le desservir. Quand on ne le laisse pas mourir de faim, il est un rude combattant, et il serait le premier à se fâcher, s'il savait qu'on le ridiculise ainsi, en le comparant aux célèbres « chasseurs de casquettes ».

Il a repris Andrinople, c'est très bien, et il n'y a personne dans l'Empire qui ne s'en réjouisse. S'il avait eu devant lui des ennemis lui disputant sérieusement cette forteresse, sans doute, dans son ardent désir de revanche, les eût-il vaincus, mais un fait c'est qu'il ne trouva pas d'adversaires à repousser, et dans ce cas le mieux est d'accueillir ce résultat sans la moindre forfanterie.

Que le Comité en juge autrement, c'est son affaire : il soigne ses propres intérêts, comme il le peut. Il n'en reste pas moins qu'à faire chorus avec lui, quand il chante ses mérites personnels, le peuple ottoman passerait à juste titre pour un peuple de naïfs.

Tel n'est d'ailleurs point le cas.

---

## La Situation avant l'ouverture des Hostilités

Les deux grands-chefs de l'armée ottomane, lors de l'ouverture des hostilités turco-balkaniques, se trouvaient être le général Nazim pacha, ministre de la guerre devenu généralissime, commandant les armées de terre et de mer, et le maréchal Abdullah pacha, commandant de l'armée de l'Est.

Le premier, optimiste par tempérament, l'était resté encore à cette date : il espérait. Le second ne cachait pas un pessimisme qui ne lui était point naturel, mais qu'il tenait d'un contact plus étroit, journalier, avec l'armée ottomane, telle que le Comité Union et Progrès s'était acharné à la faire depuis quatre ans. Ainsi faite, ou plutôt dé faite, en temps de paix, il la sentait également mûre pour la défaite en temps de guerre.

Le maréchal Abdullah pacha eut le courage, avant la rupture des relations diplomatiques, de dire au Sultan devant les ministres réunis que l'armée impériale n'était nullement prête à entrer en campagne.

Sa Majesté, dans l'une des audiences qu'elle a bien voulu m'accorder pendant mon séjour à Constantinople, m'a confirmé cette déclaration.

Abdullah pacha la renouvela d'ailleurs devant le conseil des ministres à la Sublime Porte, en suppliant ceux-ci d'éviter la guerre coûte que coûte. Le général Hadi pacha, chef *ad interim* de l'état-major général, qui assistait à cette réunion du conseil des ministres, confirma de ce côté cette nouvelle déclaration.

Les craintes d'Abdullah pacha n'étaient, hélas ! que trop fondées.

A vrai dire, l'armée ottomane avait été mortellement atteinte le 13 avril 1909. C'est alors que la désunion commença à s'introduire dans ses rangs, que la politique l'emporta sur la discipline, et qu'une répression sauvage sema la haine en des cœurs qui n'auraient dû contenir que l'amour de la patrie. Ainsi, sans compter ceux qui furent exécutés sur place, 10.000 hommes de la garnison de Constantinople furent envoyés en Macédoine, et là, employés comme forçats à des travaux pénibles, mal vêtus et encore plus mal nourris. C'est le néfaste Mahmoud Moukhtar pacha qui proposa cette punition barbare et désastreuse pour l'esprit de l'armée.

On jugea de même opportun de transformer, pendant cette période critique, toute l'organisation de l'armée, de sorte que l'on amena le gâchis matériel avec le gâchis moral. On ne devait que trop s'en apercevoir dès la mobilisation, ainsi que nous le montrerons un peu plus loin.

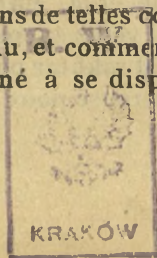
Et pourtant, les deux dernières grandes manœuvres en Turquie d'Europe furent un avertissement suffisant. Mais on ne voulut pas plus entendre la voix des faits que la voix des patriotes conscients de la situation.

Au cours de ces manœuvres, le choléra, comme pendant la guerre, apparut. Comme pendant la guerre, il naquit de la faim et des privations de toutes sortes que durent subir les soldats par la faute d'une intendance bouffie de suffisance, et, comme de juste, complètement nulle dans l'exercice de ses fonctions.

Les soldats n'avaient plus confiance dans leurs chefs. La politique avait rompu le lien si solide qui existait entre le troupiier et l'officier subalterne. Le comité Union et Progrès, en effet, dès son arrivée au pouvoir, avait commencé par éliminer tous les officiers sortis du rang, en leur donnant des pensions dérisoires, juste de quoi mourir de faim eux aussi, au point qu'à cette mort, beaucoup, les journaux l'ont relaté dans le temps, préférèrent le suicide. Or ces officiers sortis du rang, vieillis sous le harnais, étaient, dans les grades inférieurs, qui restaient les leurs, les meilleurs de tous, parce qu'ils connaissaient le soldat, étaient en communion avec lui. Il est d'autre part reconnu qu'ils appliquent mieux les règles du métier sur le terrain que la plupart des jeunes lieutenants frais émoulus des écoles.

Dans tous les pays on les garde précieusement, et leur proportion, en France, par exemple, est énorme. Mais en Turquie, nos prétendus réformateurs voulurent mieux faire que tous les autres pays. Premier résultat : au lieu de 27 officiers dans chaque bataillon, ils n'en ont laissé que trois ou quatre. Et la plupart des régiments étaient commandés par des majors, la plupart des corps d'armée par des colonels.

Comment les troupes, dans de telles conditions, ne deviendraient-elles pas un troupeau, et comment un troupeau sans bergers n'est-il pas condamné à se disperser à la moindre alerte ?



De plus, les jeunes-officiers sortant des écoles qui remplaçaient si mal, quant au nombre, les officiers sortis du rang, ne les remplaçaient pas mieux à tous points de vue quant à la qualité. Ils n'avaient point cette autorité bienveillante que l'âge confère beaucoup plus que le grade, principalement vis-à-vis de nos soldats. Les musulmans sont très sensibles à l'influence des signes extérieurs de l'âge, indépendamment de toute valeur personnelle. Chez nous, la valeur se mesure un peu au nombre des années et ce n'est pas sans raison que l'héritier du trône est, non pas un fils du Sultan régnant, mais le membre le plus âgé de la famille impériale.

D'autre part, ces jeunes officiers affiliés presque tous au comité Union et Progrès et à la franc-maçonnerie, ne se faisaient pas faute de tourner la religion en dérision devant leurs hommes qui sont eux très religieux. Et comment ceux-ci, alors que l'islamisme prohibe toute boisson alcoolisée, n'auraient-ils pas été profondément scandalisés de voir leurs chefs attablés devant des verres de raki ?

On avait aboli les vieilles coutumes, pour se modeler sur les usages des armées européennes. Mais imiter n'est pas singer.

Jusqu'à ces dernières années, le capitaine commandant de compagnie ou d'escadron, et ses lieutenants, ainsi que dans la cavalerie le capitaine en second, ne quittaient la caserne ou le quartier que très rarement et, en dehors de leurs heures de service, se réunissaient dans une salle commune. Là régnait entre eux la plus franche camaraderie. Les différents grades n'existaient plus. Mais dès que le capitaine jugeait bon de recouvrer son prestige et son autorité, il avait un moyen infailible pour cela. Dans la pièce se trouvait une peau de mouton. Le capitaine n'avait qu'à s'asseoir sur cette peau. Alors, toute familiarité, toute plaisanterie cessait de la part de ses subalternes, qui ne voyaient désormais en lui que le chef, et étaient prêts à lui obéir aveuglément et sans murmure. Où est l'antique peau de mouton, souvenir aussi bienfaisant que poétique de nos glorieuses origines ? Les Unionistes dits Jeunes-Turcs l'ont traquée à la façon du nègre qui abandonne un trésor sans éclat contre la pacotille miroitante des étrangers... Et les étrangers sont maintenant chez nous.

Défiance entre les soldats et les officiers, défiance entre les officiers unionistes et les officiers seulement patriotes, anar-

chie dans l'administration militaire : voilà ce qui à première vue devait faire envisager aux Ottomans clairvoyants l'ouverture d'une guerre en Turquie d'Europe avec un profond pessimisme.

Ce n'est pas tout. On avait introduit dans l'armée ottomane un élément nouveau, l'élément chrétien. Qu'allait donner cette innovation? La question était grave. Avait-on fait tout le nécessaire pour atténuer au moins les inconvénients possibles? il semblait qu'on eût fait au contraire tout le nécessaire pour porter au plus haut point les dangers de cette mesure.

Il eût fallu en effet donner tout d'abord aux chrétiens l'impression qu'ils étaient bien réellement des citoyens égaux en droits à tous les autres, puisqu'on leur imposait les mêmes devoirs qu'aux musulmans. Avant de les appeler à servir la patrie par les armes, il eût fallu, semble-t-il, leur faire aimer cette patrie.

Or, l'histoire de ces quatre dernières années est pleine de vexations de toutes sortes contre les chrétiens, que le comité voulait à toute force « turquiser ». Et les élections législatives surtout leur ont prouvé d'une façon brutale qu'on ne leur permettrait jamais de se faire représenter au Parlement comme ils en avaient le droit, et que le régime constitutionnel, tel qu'il était appliqué, n'était qu'une reproduction caricaturale de la tyrannie d'Abdul-Hamid. Comment, en de telles conditions, les chrétiens pouvaient-ils devenir de bons soldats?

L'Empereur Guillaume II, dans une audience qu'il m'accorda à Stockholm, peu après la proclamation de la Constitution, ne m'avait pas caché que l'enrôlement des chrétiens dans l'armée ottomane était chose très délicate, et qu'il serait préférable d'en retarder autant que possible l'application. Je fis part de ce conseil aux membres dirigeants du Comité Union et Progrès, qui étaient les vrais gouvernants, et qui étaient aussi mes amis, à cette époque, mais ils ne crurent pas devoir en tenir compte.

Ils espéraient en effet recevoir des sommes considérables de tous les chrétiens qui, d'après eux, payeraient la taxe d'exonération militaire. Et devant cette perspective, les dangers qui pouvaient menacer la Turquie n'existaient pas. Ils furent d'ailleurs complètement déçus à ce sujet, car les chré-

tiens, qui devinaient leurs calculs, obéirent à une sorte de mot d'ordre et repoussèrent les offres d'exonération, occasionnant ainsi au contraire une importante surcharge pour notre budget militaire.

Achever de se ruiner pour avoir de mauvais soldats, tel fut le résultat obtenu par le Comité Union et Progrès dans cette affaire de l'enrôlement des chrétiens.

En même temps que ces causes générales d'affaiblissement, il y en eut de particulières.

Par suite des révoltes que provoqua l'administration inique du comité en Albanie, au Yémen, dans le Hauran, en Macédoine, etc., et des expéditions que provoquèrent ces révoltes, les corps d'armée européens furent réduits à leur plus simple expression. Ainsi l'envoi au Yémen, il y a deux ans, de 65 bataillons pris aux 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> corps avait ramené chaque bataillon restant à l'effectif dérisoire de 80 hommes.

Pendant les trois années 1910, 1911 et 1912, 90.000 recrues ne furent pas appelées sous les drapeaux, à cause de mesures prophylactiques contre le choléra.

Les classes 1908 et 1909 furent renvoyées dans leurs foyers une semaine avant la mobilisation, et lorsqu'elles furent rappelées, il y eut une telle confusion dans leur affectation, que les cavaliers furent versés dans le génie, le génie dans la cavalerie, les fantassins dans l'artillerie, les artilleurs dans l'infanterie, etc.

La plupart des rédifs ne connaissaient pas le maniement du nouveau fusil allemand, car ils avaient fait leur service dans l'armée ou la gendarmerie avec le fusil Henry Martini. Beaucoup étaient âgés de 30 à 40 ans.

Ainsi donc : trop peu d'officiers, et parmi ceux-ci beaucoup trop de mauvais ; presque tous les officiers d'état-major étaient des ignorants, incapables pour la plupart de lire couramment une carte, 80 0/0 de soldats peu, ou mal, ou pas instruits du tout ; une intendance à peu près nulle ; insuffisance du service sanitaire ; manque de moyens de transport, de communication, d'information : pas de téléphone, pas de télégraphe avec ou sans fil ; ignorance de la stratégie de la part des grands chefs, et divergence complète d'opinion militaire entre ces mêmes chefs : en un mot, anarchie sur toute la ligne, telle était la situation un peu avant la déclaration de la guerre turko-balkanique.

On comprendra donc que le commandant en chef de notre armée de l'Est, Abdullah pacha ait été pessimiste.

### La mobilisation. — Les effectifs

Les lenteurs apportées à l'ouverture des hostilités de la part des alliés balkaniques semblaient nous donner au moins un atout. Le grand avantage des Bulgares était en effet leur préparation à la guerre. Or le fait de leur part de laisser passer les jours en échange de notes diplomatiques, sans déclencher la marche en avant, donnait le temps à la Turquie d'achever sa propre mobilisation et de combler autant que possible les lacunes de son organisation militaire.

Les Bulgares avaient commencé par mobiliser, sous prétexte de grandes manœuvres, les corps d'armée des régions éloignées de la frontière, et s'ils avaient connu notre situation lamentable, ils pouvaient en quelque jours diriger ces troupes sur la Thrace, l'envahir, et porter par surprise un coup terrible à l'armée ottomane dont la plus grande et la meilleure partie venait d'être licenciée. Il y avait alors en Turquie d'Europe à peine une trentaine de mille hommes.

D'après la nouvelle organisation préparée par Izzet pacha, le généralissime actuel, et appliquée en 1909, les huit corps d'armée étaient chacun divisés en deux, avec, en outre, quatre divisions indépendantes, dont l'une n'existait plus, celle de la Tripolitaine.

Sur le papier, et surtout dans l'imagination du journal « Le Tanine », fort enthousiaste, on pouvait mettre sur le pied de guerre 1 million 200.000 hommes. En réalité, nous n'avons pu réunir que 200.000 hommes et dans les plus mauvaises conditions possibles.

L'armée de l'Est comprenait 4 corps d'armée, ceux de Constantinople, Rodosto, Kirk-Kilissé, Andrinople, commandés : le premier corps d'armée par Yaver pacha, le second par Chevket Torgout pacha, le troisième par Mahmoud Moukhtar pacha, le quatrième par Ahmed Abbouk pacha.

Le premier (20.000 hommes) était au début des hostilités à Yénidjé-Kavakli, — le second (13.000 hommes), à l'est d'Assil-Beyli-Kavakli, — le troisième (32.000 hommes), à Kirk-Kilissé — le quatrième (20.000 hommes), aux environs de Hasskeuy.

Chaque corps d'armée comprenait trois divisions, chaque

division trois régiments, plus un régiment d'artillerie, deux compagnies de mitrailleuses, un régiment de cavalerie, et un bataillon de chasseurs.

Nous avons donc ainsi 12 divisions de l'armée active, auxquelles venaient s'ajouter 11 divisions de réservistes du premier ban, et 6 de réservistes du deuxième ban.

Chaque régiment d'infanterie se composait de trois bataillons, chaque bataillon de quatre compagnies.

Abdullah pacha, commandant en chef, avait comme chef d'Etat-major, Djévad bey, et Ali Riza bey comme sous-chef (1).

L'armée de l'Est comprenait donc ainsi sur le papier 226.000 combattants, et 454 pièces de canon, mais dans la réalité, le tiers même de cet effectif n'a pas été atteint, et encore pour cela dut-on avoir recours aux réservistes de l'Asie-Mineure.

Or, on a pu voir que les réserves n'ont pas la valeur de l'armée active, ce pour quoi d'ailleurs la France et l'Allemagne augmentent considérablement leur effectif de pied de paix. Mesure très coûteuse, mais excellente en soi.

Si encore on avait transporté rapidement en Thrace, une grande partie de nos forces d'active et de réserve de l'Asie-Mineure!

Cela semblait facile par la mer de Marmara et la mer Noire.

La Compagnie de navigation maritime Mahsoussa avait été constituée dans ce but. Mais lors de la déclaration de guerre, il ne se trouvait plus de charbon à Constantinople, ni pour la flotte, ni pour aucun bateau en général.

Et ce ne fut que deux ou trois mois après que l'on put acheter du charbon pour envoyer des navires de guerre aux Dardanelles. Peu après la déclaration de la guerre, à Yalova, plusieurs bateaux de la compagnie Mahsoussa avaient été chargés de soldats mobilisés, mais ne purent quitter le port faute de combustible. Et pourtant ils ne devaient venir qu'à Constantinople qui est à une vingtaine de milles de Yalova. Le service des chemins de fer ne fonctionnait guère mieux.

---

(1) Djévad bey est le fils du maréchal Chakir pacha, le premier officier turc qui, comme général de brigade, fut chargé de recevoir à Essen livraison des canons Krupp, fusils et cartouches Mauser. Il avait sous ses ordres le lieutenant-colonel Mahmoud Chevket bey, devenu depuis trop célèbre comme ministre de la guerre et grand-vizir.

L'armée de l'Ouest devait être encore beaucoup plus nombreuse que celle de l'Est, puisqu'elle devait réunir 4 corps d'armée et 3 divisions indépendantes, soit 340.000 combattants et 500 pièces.

Mais tout cela encore une fois n'était que sur le papier et dans les projets fumeux d'Izzet pacha, qui, au lieu de construire un imposant édifice militaire, se borna à détruire ce qu'il y avait de solide dans l'armée ottomane.

De même que lors de la destruction des janissaires, la Russie profita de notre situation embrouillée, et s'empara d'Andrinople, de même les Etats balkaniques crurent bon de profiter du moment où la Turquie était en pleine désorganisation. Et, en effet, jamais la Turquie ne s'était trouvée dans une anarchie aussi intense et aussi étendue qu'avant et pendant la guerre balkanique.

La Bulgarie réorganisait elle-même son armée ces derniers temps, mais avant d'entrer en campagne, elle eut contrairement à nous, la sagesse d'abandonner ces réformes, pour s'en tenir à l'ancien état de choses.

\* \* \*

La mobilisation de toutes les armées balkaniques commença à peu près le même jour, le 29 septembre.

La formation des unités de guerre à leurs dépôts fut complétée dans l'armée bulgare par l'infanterie en quatre jours, par l'artillerie en six.

La cavalerie était la même à peu près sur pied de guerre et pied de paix.

Les Bulgares ne négligèrent pas de prendre des précautions contre les incursions de cavalerie ottomane pour la 2<sup>e</sup> partie de la mobilisation.

Une division de 24 escadrons, 3.500 hommes, sous le commandement du général Nazlimoff, inspecteur de cavalerie, et une brigade de 9 escadrons, sous le commandement du colonel Taneff, surveillèrent, la 1<sup>re</sup> les approches de Kirk-Kilissé et le nord d'Andrinople, avec quartier-général à Kizil-Agatch dans la vallée de la Toundja; la brigade surveillait la vallée de la Maritza et le voisinage, avec ses quartiers-généraux à Hebitchevo.

Cette ligne était allongée et fortifiée par trois des divisions du sud, la 7<sup>e</sup> (Doubnitsa) occupant les passages de la frontière

au sud de Sofia, la 2<sup>e</sup> (Philippopoli) la ligne de Rhodope, et la 3<sup>e</sup> (Sliven) soutenant la division de cavalerie dans la vallée de la Toundja.

Ainsi en moins d'une semaine la frontière fut protégée et la concentration aussi.

Il y a, en temps de paix, 9 divisions bulgares, 3 inspections. En guerre, la 1<sup>re</sup> armée était composée des divisions suivantes : 1<sup>re</sup> (Sofia), 3<sup>e</sup> (Sliven) et de la 10<sup>e</sup> nouvellement formée.

La seconde armée était composée de la 8<sup>e</sup> (Stara-Zagora), et de la 9<sup>e</sup> (Plevna).

La 3<sup>e</sup> armée était composée de la 4<sup>e</sup> division (Choumla), de la 5<sup>e</sup> (Roustchouk) et de la 6<sup>e</sup> (Vratza).

Les 1<sup>re</sup> (Doubnitsa) et 2<sup>e</sup> divisions (Philippopoli) devinrent 2 divisions indépendantes destinées à opérer en Macédoine et les monts Rhodope : ce qui était de nature à nous mystifier et induire en erreur.

Ce ne fut pas tout ce qui fut entrepris dans ce but. Dans les dernières grandes manœuvres turques, l'idée générale était qu'Andrinople avait été investie par une armée bleue (bulgare) et que 2 masses bleues ennemies marchaient sur Constantinople, l'une passant à l'ouest d'Andrinople, l'autre à l'est, avec l'intention de s'unir sur la ligne Hafsa-Dimotika, et avançant de là contre une armée rouge concentrée dans le voisinage de Lulé-Bourgas.

Abdullah pacha commandait l'armée bleue et Zekki pacha la rouge.

Le feld-maréchal baron von der Goltz assistait aux manœuvres.

L'état-major bulgare chercha à faire croire aux Turcs que ce plan d'invasion était bien le leur.

La 1<sup>re</sup> armée, dans la 1<sup>re</sup> partie de la concentration, joua le rôle de la masse ouest envahissante, puis ensuite devint en réalité la masse Est.

Une armée se concentrait dans la vallée de la Toundja, une dans la vallée de la Maritza, et une plus à l'ouest.

La 6<sup>e</sup> division (Vratza) et les 2 divisions nouvelles étaient composées chacune de 2 brigades, toutes les autres de 3. En chiffres ronds chaque brigade contient 10.000 hommes combattant, de sorte que le total équivaut en chiffre rond à 300.000 fusils.



Chaque division au complet a 9 batteries de 4 pièces à tir rapide, et 6 batteries de 4 pièces à tir accéléré.

Au total, en comprenant l'armement des autres divisions, artillerie de montagne, obusiers, etc., 800 bouches à feu.

Les 11 régiments de cavalerie comptent 37 escadrons (4 régiments de 4 escadrons, et 7 de 3 escadrons) ou 5.500 sabres.

Le 17 octobre, sans compter les colonnes de Macédoine et la 11<sup>e</sup> division, qui n'était pas totalement mobilisée, il y avait, prêtes pour l'invasion de la Thrace, 3 armées bulgares de 230.000 fusils, 5.000 cavaliers, et 600 canons.

Les commandants des 3 armées étaient les 3 inspecteurs généraux : Kutinscheff, Ivanoff et Radko Dimitrieff, avec comme chefs d'Etat-major, les colonels Papadopoff, Jaykoff et Jostoff, respectivement commandants de l'école militaire, de la nouvelle école d'Etat-major et de l'école d'officiers de réserve.

\*  
\*  
\*

Le plan d'Abdullah pacha, commandant en chef de notre armée de l'Est, était de se fortifier sur la ligne Yénidjé-Bostanli et d'y attendre l'attaque de l'armée bulgare, en restant sur la défensive.

Ce plan s'imposait d'autant plus qu'il donnait le temps aux nouveaux contingents d'arriver, la mobilisation n'étant pas encore complètement terminée.

Il donnait aussi à des troupes mal exercées pour les trois quarts les moyens de se préparer à la guerre progressivement et de s'accoutumer au feu derrière des retranchements, avant de se lancer dans l'offensive.

L'intendance surtout pouvait de cette façon se familiariser avec le mode de ravitaillement, qui lui était complètement étranger. Ainsi on envoya à Rodosto une trentaine de mille hommes, n'ayant pour tous effets qu'un caleçon et une veste en lambeaux, et le commandant en chef de l'armée de l'Est dut les renvoyer à Constantinople pour qu'ils y fussent habillés et armés.

Mais le grand état-major général de Constantinople, dont le chef était Pertew pacha, ancien stagiaire au régiment de hussards, à Ratnoff, et l'état-major du commandant en chef, étaient loin d'avoir à ce sujet, comme on le verra, la même opinion, ou des opinions concordantes.

Au mois de janvier 1909, au retour d'un voyage à Londres, j'avais rendez-vous avec Abdullah pacha, à Andrinople, où nous devions rendre visite à notre ami commun, Nazim pacha, qui commandait alors le deuxième corps d'armée.

Et cette entrevue, je me permets de la raconter ici, parce qu'elle montre ces deux hommes, qui eurent en mains les destinées de la Turquie, tout à fait différents de ce qu'ils furent quatre ans plus tard.

Discutant dès ce moment tous les trois l'éventualité d'une guerre avec la Bulgarie, Abdullah pacha et moi étions partisans d'une foudroyante offensive, et de l'envahissement de la Bulgarie dès le premier incident diplomatique. Laissant à Andrinople et à Kirk-Kilissé des troupes suffisantes pour la défense des forts, nous préconisions l'offensive par Kirdjali. Nazim pacha, au contraire, opinait pour la défensive.

Nous pouvions alors, Abdullah pacha et moi, accorder la préférence au système de l'offensive, car l'armée à cette époque n'avait pas encore été atteinte, était dans toute sa force. Ce n'est que trois mois après qu'elle devait recevoir le coup fatal.

Mais comment expliquer que Nazim pacha, qui se montrait si prudent à une époque où il était permis d'être audacieux, soit devenu si audacieux quatre ans après alors qu'une extrême prudence s'imposait absolument?

Le 20 octobre, Nazim pacha déclarait en plein conseil des ministres qu'il se faisait fort d'amener 500.000 hommes en Turquie d'Europe, 15.000 par jour. Comme il se trompait!

Il n'avait sans doute pas assez étudié les règlements de transport des troupes par voies ferrées, règlements de l'armée française, que je lui avais prêtés lorsqu'il commandait le corps d'armée d'Andrinople.

Plein d'ardeur, il avait même à cette époque fait à la gare d'Andrinople un exercice d'embarquement d'après ces règlements, ce qui étonna fort les jeunes officiers de ce corps d'armée. Ceux-ci en effet n'avaient jamais rien étudié ni pratiqué de semblable à l'école militaire de Pancaldi, les compagnies de chemins de fer, compagnies étrangères, ne se prêtant pas à ces sortes d'exercices.

Or, en France comme en Allemagne, on peut bien faire partir, il est vrai, 30 trains par jour, contenant chacun un millier d'hommes et leur matériel, mais dans ces pays les voies

sont doubles et les gares peu espacées, alors qu'en Turquie les voies sont simples et les gares trop éloignées les unes des autres, ce qui en particulier rend difficile l'alimentation d'eau pour les locomotives. Si l'on fait chez nous partir cinq trains par jour, on peut s'estimer heureux. Car il faut tenir compte aussi de la pauvreté en matériel, pauvreté qui s'aggrave encore avant la déclaration de la guerre. Le gouvernement bulgare empêchait, en effet, tout simplement le retour en Turquie des fourgons et même des locomotives de la Compagnie des chemins de fer Orientaux.

On y remédia tant bien que mal en empruntant une partie de son matériel de roulement à la compagnie des chemins de fer d'Anatolie, mais comme on se trouvait loin dans la réalité du beau rêve et des belles paroles de Nazim pacha ! Renchérissant encore sur celui-ci, l'état-major du grand quartier-général comptait, lui, faire partir des trains toutes les douze minutes ! Or on n'a pu faire partir qu'un seul et unique train par jour entre Hademkeuy et la gare de Sirkedji.

Et c'est dans ce pays aussi pauvre en moyens de communication qu'on avait constitué des services d'étape et d'intendance sur le modèle de l'Allemagne !

Cela n'empêchait pas que les convois ne trouvaient, à leur arrivée à destination, personne pour les recevoir, et retournaient à Constantinople comme ils étaient partis.

Ce qui, par exemple, montre un merveilleux esprit de discipline dans l'armée ottomane, esprit que bien des chefs se sont empressés de détruire, c'est que des convois de vivre ont été laissés intacts par des troupes affamées qui les rencontraient, parce qu'ils portaient une autre destination que la leur.

### Les premiers combats. — Kirk-Kilissé

Au début, le plan de campagne de l'Etat-major bulgare avait comme objectif principal une attaque du front fortifié Kirk-Kilissé-Andrinople avec les 3<sup>e</sup> et 1<sup>re</sup> armées, pendant que la 2<sup>e</sup> agirait sur la gauche de l'armée ottomane au sud d'Andrinople. Les 1<sup>re</sup> et 3<sup>e</sup> armées furent donc dirigées sur les deux places fortifiées et la deuxième descendit le cours de la Maritza, se rabattant sur l'Arda. L'attaque d'Andrinople devait avoir lieu simultanément de trois côtés, la principale

se produisant par la vallée de la Maritza ; via Moustapha pacha ; l'autre du côté du sud par la vallée de l'Arda ; et la troisième au nord par la vallée de Toundja, via Yamboli et Kizil-Aghatch. Mais au dernier moment, ces dispositions furent totalement modifiées. La réserve fut dirigée en convois spéciaux par chemin de fer sur l'arrière de l'aile gauche, à Yamboli, l'attaque principale selon le nouveau plan, devant se produire par le Nord.

De cette dernière attaque, c'est le général Dimitrieff qui est chargé, et qui pour cela opère un vaste mouvement tournant par Tirnovojik, pour se diriger sur Kirk-Kilissé.

Le reste de l'armée de l'Est, sous les ordres du général Ivanoff, marche directement sur Andrinople, en deux groupes égaux, qui ont respectivement pour axes de marche la vallée de la Maritza et celle de la Toundja.

Les hostilités commencèrent dans la nuit du mercredi 16 octobre par des escarmouches sur la Maritza, aux alentours de Moustapha-pacha, ainsi que dans les régions frontières de Kirk-Kilissé, entre les troupes de couverture des deux adversaires. Il est impossible d'établir exactement à qui revient l'initiative de l'offensive.

Le 18 octobre, l'offensive bulgare est vivement dirigée sur tous les points.

Les forces bulgares atteignirent sur les fronts sud-ouest, ouest et nord la ceinture des forts d'Andrinople, les Turcs se retirant sous la protection de ces forts.

A Kirdjali, il y avait un régiment de l'armée active, deux divisions composées l'une de rédifs, l'autre de moustafiz.

Au sud-ouest, il y eut combat à Ortakeuy et à Semenli ; à l'ouest, aux environs de Moustapha-pacha.

Le 19 octobre, la deuxième armée bulgare s'avancant vers le sud-est prit contact avec l'armée ottomane, en avant de Moustapha-pacha. Une division suivait la rive droite de la Maritza par Harmanli et Lubimetz, une autre division la rive gauche. Ensuite ces troupes qui étaient sous les ordres du général Kirkof, furent réparties en trois colonnes, en vue de cerner Moustapha-pacha. Une des ailes agissant par Estrem et Gradiste, prit Moustapha-pacha à revers par le sud-ouest. Mais avant l'accomplissement de ce mouvement, Moustapha-pacha avait déjà été évacué. L'armée ottomane avait essayé de faire sauter le pont de la Maritza, un bataillon y fut envoyé

pour cela mais sans y réussir. Elle laissa même la gare et le bureau de télégraphe absolument intacts. Ce qui est une faute des plus graves.

Du côté bulgare, l'aile de l'ouest seule essuya le feu de la petite garnison du fortin de Kourt-Kalé, situé à une altitude de 703 mètres. Le fortin fut pris à la baïonnette.

La lutte autour de ce fort fut acharnée. Voici le récit qu'en fit un blessé bulgare :

« C'était midi lorsque nous arrivâmes dans la zone dangereuse du tir du blokhaus de Kourt-Kaléh. Sans perdre de temps à ouvrir un feu inefficace sur le blokhaus dont les meurtrières noires crachaient furieusement des projectiles sur nous, nous prîmes nos dispositions pour nous élancer à l'assaut du haut mamelon dominé par le blockhaus. Nous commençâmes donc à gravir la montée aussi rapidement que possible et par étapes bien entendu ; nous faisons quelques bonds en avant et nous nous étendions à terre, et ainsi de suite pendant trois longues heures. Les Turcs ne cessaient de tirer, et quoique leur tir ne fut pas très juste, toute les fois que nous nous élancions en avant leur fusillade nourrie faisait des ravages dans nos rangs. Enfin, nous atteignîmes le blockhaus. Les Turcs ne voulurent absolument pas se rendre et la bataille continua avec plus d'acharnement que jamais. Il nous opposèrent une résistance désespérée. Nous dûmes incendier le blockhaus. C'était épouvantable de voir les malheureux soldats turcs se laisser brûler vivants plutôt que de se rendre. Ils continuèrent à tirer par les meurtrières d'où s'échappaient de la fumée noire et des flammes sinistrement rouges... Tous périrent ! Avec grande peine et après une lutte acharnée, nous avons pu capturer 14 soldats, et ceux-là ne s'étaient pas réfugiés dans le blockhaus : ils combattaient dehors. les Turcs ont combattu comme des lions. S'ils sont tous pareils, nous aurons fort à faire à Andrinople. »

Il y eut aussi une charge terrible de cavalerie sur le plateau situé en avant de Moustapha pacha. Deux régiments ottomans y prirent part contre un régiment bulgare. Celui-ci s'assura l'avantage parce qu'il sut manœuvrer avec plus de science, et non avec plus de courage. Il y eut une mêlée générale.

Les Bulgares s'emparèrent de quatre grandes pièces Krupp et de trente pièces de campagne.

Les Bulgares s'emparèrent également de la ville de Razbozet, près d'Andrinople, en faisant de nombreux prisonniers.

Au nord, le 23 octobre, les combats commençaient autour de Kirk-Kilissé.

Kirk-Kilissé était doté d'un système de fortifications tout à fait moderne, capable d'une résistance prolongée, même contre le feu de la plus grosse artillerie. Le feld-maréchal baron von der Goltz, qui en avait lui-même dirigé les travaux, disait quelques jours avant la guerre que pour prendre Kirk-Kilissé il faudrait trois mois de siège par une armée aussi puissante que celle de Prusse.

Les deux principaux forts qui constituaient les nœuds de la défense, construits en ciment armé, étaient considérés comme imprenables autrement que par le lent travail des mines. L'armement consistait en pièces de 6 et 11 pouces, 100 pièces tout ensemble qui n'ont même pas brûlé une gargousse.

Ces deux forts étaient établis l'un à un kilomètre au sud de Raklitza, l'autre à l'est de la même ville. Ils étaient reliés entre eux par une série d'ouvrages en terre pour batteries de campagne et tirailleurs d'infanterie.

Outre ces forts principaux, il y avait une double chaîne extérieure d'ouvrages moins importants, fortins, redoutes, blockhaus, tranchées avec fils de fer barbelés, le tout pourvu de canons de campagne, et enfin l'infanterie occupait de solides positions de première ligne.

Par contre les Bulgares ne possédaient pas un seul canon de siège.

Le 21 octobre, la situation des Bulgares d'après le service des renseignements ottoman, était la suivante : une colonne s'avancait de Hadji-Danechmend vers Eski-Polos par Vayssal ; une seconde se dirigeait vers Sowoul-Oglou-Tchiftlyi ; une troisième descendait de Buyuk-Derbend sur Boyounlu et Nahid pacha Keuy ; une quatrième s'avancait par Kurd-Alan, en suivant la direction de Hanli-Yénidjé Péravadi ; le tout réparti entre Eski-Polos et la Toundja, en face de notre armée de l'Est. Une sixième colonne semblait venir à Erikler pas Gaibler.

Abdullah pacha et son état-major insistèrent pour que l'on restât sur la défensive, alors que les commandants de corps d'armée se prononçaient ouvertement en faveur d'un

énergique mouvement en avant, pour profiter du moment où l'armée ennemie n'était pas encore massée.

Mahmoud Moukhtar pacha, commandant du 3<sup>e</sup> corps, qui correspondait directement avec son père, le Grand-Vizir, à ce sujet, mettait surtout le désarroi dans le commandement.

Il influençait son père en faveur de l'offensive et celui-ci influençait à son tour le généralissime.

Vers les 3 heures de l'après-midi, dans cette journée du 21 octobre, l'opinion de l'Etat-major de l'armée de l'Est se modifia dans le sens des commandants de corps d'armée, et cela parce que les bandes volontaires, qui précédaient l'ennemi, brûlaient les villages musulmans et massacraient les habitants. Les nouvelles qui parvenaient à ce sujet impressionnaient vivement les troupes.

L'opinion commune était celle aussi, comme nous l'avons dit, du généralissime.

Le commandant en chef de l'armée de l'Est, isolé, se vit donc obligé d'exécuter l'ordre formel du généralissime.

Le 22 octobre, il décida de commencer l'attaque et les ordres nécessaires furent donnés. D'après ces ordres, le 3<sup>e</sup> corps d'armée devait attaquer avec deux colonnes, l'une forte et l'autre relativement faible, les positions d'Erikler et d'Eski-Polos. Si la colonne se rendant à Erikler rencontrait un ennemi supérieur en force, elle devait se borner à l'occuper : si celle qui marchait sur Eski-Polos obtenait un résultat favorable dans ses mouvements d'attaque, elle devait continuer sa route sur Tcheshmékeuy, pour attaquer l'aile gauche de l'armée ennemie.

Le second corps d'armée devait marcher sur Kirémitli par Koyoun-Gaver ; le premier, divisé en deux colonnes, devait passer par Soghoul-Oglou-Guetchkinly ; au quatrième on donnait la direction de Tchiftlik et Kurd-Tchiflyi. De la forteresse d'Andrinople devait venir un autre corps d'armée par Kara-Youssouf-Sofilar.

Le but de ces divers mouvements était celui-ci : dans le cas où l'ennemi ne serait pas trouvé en grande force à Erikler et à Eski-Polos, les 3<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> corps l'auraient occupé de concert, et dans le cas contraire, le 3<sup>e</sup> corps l'aurait seul occupé pour que le 2<sup>e</sup> pût attaquer son aile gauche. L'ennemi dans ces conditions aurait été obligé de se rabattre sur la Toundja.

Mais, vu la grande distance, le 2<sup>e</sup> corps d'armée ne put arriver à temps.

Le quartier-général s'était placé pour surveiller le combat sur la partie ouest de Yénidjé. Il pleuvait. La pluie et la boue gênaient beaucoup la troupe dans les tranchées. Par contre, la nature rocheuse, escarpée du terrain, fut pour nous d'un précieux appui. L'armée ottomane s'étendait sur un front de quarante kilomètres, marchant vers le nord. Le mouvement était couvert par deux divisions de l'armée active, qui d'Andrinople se dirigèrent vers l'Est. Le 3<sup>e</sup> corps d'armée, commandé par Mahmoud Moukhtar pacha, qui s'avancait sur Erikler-Eski-Polos, tomba sur le centre de la troisième armée bulgare, et le 2<sup>e</sup> corps marchant à l'ouest de ce dernier se heurta à l'aile droite de la même armée bulgare.

Le 1<sup>er</sup> corps marchant sur Hasskeuy déboucha lui aussi devant le centre de l'armée bulgare.

À l'aube du 23, le combat était engagé sur toute la ligne. Les Bulgares attaquèrent dans la direction de Pétra-Kirk-Kilissé, attaques auxquelles l'armée ottomane opposa une résistance énergique, restant maîtresse de toutes ses positions, alors que vers le soir l'armée bulgare se retirait.

Le quatrième corps et le détachement sorti de la forteresse paraissaient en bonnes formes, ainsi que le centre. Lorsque le 2<sup>e</sup> corps avisa de son arrivée à Koyoun-Guiavour, le troisième se trouvait encore engagé au sud d'Eski-Polos. Il fut ordonné au 2<sup>e</sup> de porter énergiquement son attaque sur Simen.

Cet ordre devait parvenir au commandant à 7 heures du soir. Les chefs de corps étaient radieux, et projetaient pour le lendemain une poursuite des plus énergiques.

Le quartier-général attendit encore quelque temps le résultat des événements qui se déroulaient à l'ouest de Yénidjé, puis, convaincu que la bataille n'aboutirait pas ce jour-là à un résultat décisif, il envoya ses officiers d'état-major prendre des renseignements sur la situation générale, afin de continuer l'attaque le lendemain.

Le quartier-général espérait se maintenir à Kérédéli, mais comme les lignes de bataille n'avaient pu avancer autant qu'on le désirait, il se rendit à Kavakli, et de là à Kirk-Kilissé, qui était le centre télégraphique.

Malheureusement aucun des appareils, venant d'Allemagne, n'avait pu être utilisé d'une façon sérieuse. Le commandant

put apprendre seulement que le corps d'armée sorti de la forteresse d'Andrinople, avait battu et poursuivi l'ennemi jusqu'à la ligne Kaypa et Inéradjiler. Mais le commandant du 4<sup>e</sup> corps informait en même temps qu'une division de rédifs avait abandonné ses canons et, prise de panique, s'était enfuie dans le plus grand désordre, panique d'autant plus inexplicable qu'il n'y avait pas alors de contact avec l'ennemi.

Ce qui est également très étonnant, c'est que le commandant de ce corps d'armée n'ait pas été informé de l'état de cette division, avant qu'elle se trouvât obligée de se retirer dans un tel désordre.

Le commandant en chef retourna à Kavakli. A deux heures du matin, un capitaine de cavalerie envoyé au premier corps d'armée venait lui annoncer la fuite en panique de la deuxième division.

Aussi donna-t-il l'ordre d'opérer une retraite générale sur la ligne défensive de Kirk-Kilissé-Bostanli, là précisément où il était d'avis que l'on se maintînt tout d'abord.

Les corps d'armée reçurent cet ordre quelques heures avant le lever du soleil. Les 1<sup>er</sup> et 4<sup>e</sup> s'étaient retirés d'eux-mêmes, ainsi qu'on l'a vu.

Quant au commandant du 3<sup>e</sup> corps, il préféra résister. Mais ce ne fut pas pour longtemps.

Vers dix heures du soir, le mercredi 23 octobre, alors que tout était calme, le général prince Aziz pacha, commandant une des 3 divisions du 3<sup>e</sup> corps d'armée qui se trouvait cantonné aux environs de Pétra, ordonna une sortie et un combat de nuit. Par un temps affreux, dans une obscurité profonde, 2 bataillons s'ébranlent, chacun prenant une route différente. Un des deux bataillons s'étant trompé de direction vient heurter l'autre en face, et comme il n'est pas éclairé par une avant-garde, il tire sur lui, se croyant en présence de l'ennemi ; l'autre en fait autant.

Le prince Aziz pacha lui même, ayant perdu la tête, ordonne la retraite des troupes. C'est une façon de parler car le bruit des caissons et des canons en pleine nuit sombre a provoqué une effroyable panique et bientôt toute la division d'Aziz pacha, celle d'Afioun-Kara-Hissar, est en déroute, communiquant la panique aux autres divisions et à tout le corps d'armée. Ce corps se rabat dans un affreux désordre vers Kirk-Kilissé, ville qui, réveillée en plein sommeil,

devient le théâtre des scènes du plus épouvantable désordre.

Mais aussi pourquoi avec des troupes si peu expérimentées, au moral si ébranlé, pourquoi engager un combat de nuit?

Tout le 3<sup>e</sup> corps était donc dans une situation critique, et mettait les autres par le fait dans la même situation, au cas où l'ennemi aurait poussé énergiquement en avant. C'est à Mahmoud Mouktar Pacha, homme fatal, que nous devons cette défaite humiliante qui a livré la clef de la Turquie d'Europe, et il allait, sans doute, livrer encore celle de la capitale, s'il ne s'était fait blesser, un peu plus tard, au cours d'une reconnaissance, comme un simple caporal; ce qui montre bien la conscience qu'il avait des devoirs de sa charge. Car, dans cette reconnaissance, il avait amené son état-major. Son chef d'état-major a reçu huit blessures, et ceux qui l'accompagnaient ont tous été plus ou moins atteints. De sorte qu'à la suite de cette équipée, le corps d'armée était privé de son commandant et de tout son état-major.

Le commandant en chef résolut de diriger son armée, pour lui permettre de se reformer, sur les lignes de l'Ergène. Mais comme il n'était pas possible dans l'état où elle était de la faire marcher cinq ou six jours, il lui donna comme ligne de réunion celle de Pinar-Hissar et Lulé-Bourgas, sans avoir l'intention de l'y garder. L'armée était dans un tel désordre que l'on eut beaucoup de difficultés pour reformer les unités, grandes et petites, et pour les rassembler.

Le cours de l'Ergène a toujours été considéré par notre Etat-major comme un front défensif de tout premier ordre, à cause de ses fortes positions naturelles et des facilités de ravitaillement.

Si l'armée ottomane était restée là sur la défensive en attendant l'achèvement de la mobilisation, si un combat prématuré n'avait pas livré Kirk-Kilissé, nous aurions peut-être pu espérer d'heureux résultats.

Kirk-Kilissé défendant la capitale du côté de la Mer Noire, et Andrinople barrant la route d'invasion par terre vers Constantinople, nous étions, pour un certain temps, complètement à l'abri. Cette tactique dans les circonstances actuelles s'imposait d'autant plus que le soldat turc est surtout fait pour la défensive derrière des remparts avec des munitions à discrétion.

Il faut convenir aussi qu'il serait peut-être également bril-

lant en rase campagne, si on savait le faire manœuvrer. Mais es officiers turcs n'ont jamais, eux, été bien brillants lorsqu'il s'agissait de commander en ligne de bataille, et surtout ils n'ont jamais su collaborer à un même but par l'exactitude et la ponctualité de leurs mouvements. Où la science est nécessaire, ce qui fait d'ordinaire notre force devient inutile.

Et ce qui nous a été surtout funeste dans cette campagne, comme on a pu le remarquer, ce sont les tergiversations continuelles et les transitions de l'offensive à la défensive et vice-versa, indice de ce désarroi dans l'esprit qui amène forcément le désarroi matériel.

Sans doute, en guerre, on ne peut toujours rester sur la défensive; ce n'est pas le moyen de vaincre. Il vient toujours un moment, si la défensive se poursuit heureusement, où elle doit être abandonnée pour l'attaque, mais c'est ce moment psychologique qu'il s'agissait pour nous de savoir déterminer, après avoir scrupuleusement constaté si nous pouvions ravitailler suffisamment les troupes en vivres et en munitions. Et ce n'est pas seulement la forteresse de Kirk-Kilisé qui est tombée, mais, comme l'écrivit mon ami, M. André Tardieu, le dogme de l'intégrité de l'Empire Ottoman.

Kirk-Kilissé était la clef de l'Empire ottoman. Et cette clef fut livrée à l'ennemi.

On a vu à la suite de quelles fautes, on peut même dire de quels crimes. Car comme si le mauvais état des troupes ne suffisait pas, les paniques avaient été bel et bien organisées par le Comité Union et Progrès, qui voulait se venger ainsi sur ses successeurs d'avoir perdu le pouvoir, et regagne ce même pouvoir au prix d'une défaite pour la patrie.

Il disposait, pour répandre la panique, de gens aveuglément soumis à ses ordres, et le prince Aziz pacha, en sa qualité de franc-maçon, et de membre du Comité Union et Progrès, était un de ceux qui souhaitaient le plus que le gouvernement d'alors fût obligé de céder la place après un échec militaire. Quand je demandai à feu Nazim pacha, quelles étaient d'après lui les causes de ces paniques entre lesquelles on ne pouvait s'empêcher de voir une corrélation, il soupira profondément, ses traits se crispèrent, et il me déclara qu'il avait des preuves que cette panique avait été organisée, preuves qu'il ne tarderait pas à dévoiler. Il désignait nettement le comité Union et Progrès.

Le comité avait mis dans les cornets de bonbons, qu'on avait distribués pour encourager les soldats, des proclamations où on lisait en grandes lettres « O fils de l'Anatolie, ne sacrifie pas ta vie pour la Roumélie, pour ces canailles de rejetons de chrétiens. Ta patrie est l'Anatolie. — On te sacrifie. — En arrière! »

Le but de ces machinations criminelles du comité était de dresser contre le gouvernement tous les fuyards et de reprendre par force le pouvoir — Les meneurs étaient Remzy bey du bataillon de Denizli, et les officiers d'état-major Djafer Tayar, Chukri, ainsi que Djemal bey, l'actuel gouverneur de Constantinople.

D'ailleurs il suffit de dire que Talaat bey était à Kirk-Kilissé sous les ordres de deux commandants, unionistes et francs-maçons comme lui le prince Aziz et Mahmoud Moukhtar pacha, et qu'il organisait lui aussi beaucoup mieux la panique que la résistance à l'ennemi. Après cet exploit, il refusa de rejoindre son corps, malgré tous les commentaires des journaux.

Plusieurs officiers de l'Entente Libérale ont été tués pendant le combat et la panique par leurs camarades unionistes. Un jour même, le commandant de l'armée de l'Est, qui se trouvait à ce moment très loin de l'ennemi, causait avec un officier, quand celui-ci tomba mortellement frappé d'une balle. D'où venait-elle, cette balle, sinon du fusil d'un frère d'armes? De pareils faits ont souvent été constatés. L'armée ottomane, en s'enfuyant, ne songea même pas à s'arrêter à l'abri des fortifications de Kirk-Kilissé. Le commandant du 3<sup>e</sup> corps d'armée n'aurait-il pas dû laisser dans les forts suffisamment de troupes non seulement pour se défendre contre l'ennemi, mais encore pour arrêter les fuyards par la menace de ses canons?

Mahmoud Moukhtar pacha n'aurait-il pas dû songer à la colonne bulgare qui s'avancait de Tirnovo sur Kiuk-Kilissé, pour confier, dans cette position fortifiée, à une division, ou même, au pis aller, à une brigade, le soin de protéger cette place?

Cette retraite fut assurée seulement par l'héroïque effort du colonel Hilmi bey, qui commandait l'arrière-garde. A chaque attaque de la cavalerie du général Nazlimoff, l'arrière-garde ottomane se déployait le long de la route, et rendait infruc-

tueuses toutes les tentatives bulgares. Il faut bien dire que cet effort ottoman n'a réussi que grâce au manque d'artillerie dans la cavalerie bulgare.

En résumé, la bataille de Kirk-Kilissé, commencée dans l'anarchie d'en haut, finit dans l'anarchie sur toute la ligne. L'armée bulgare n'a aucunement à se glorifier de cette victoire. Ce n'est pas elle qui a vaincu l'armée ottomane, mais la trahison et la faim. La preuve, c'est que les Bulgares ont été eux-mêmes les plus surpris de trouver évacuée la forteresse de Kirk-Kilissé. Ils ne savaient rien de ce qui venait de se passer, ce qui indiquait suffisamment qu'ils n'y étaient pour rien, et que de plus ils avaient commis la grosse faute militaire de ne pas garder le contact avec l'ennemi.

S'ils avaient gardé ce contact, ils pouvaient anéantir l'armée ottomane, ou du moins, ne lui laissant pas le temps de se reformer, arriver à Constantinople avant elle.

Et ils ne sont entrés dans Kirk-Kilissé que le 26 à midi, avec quelles précautions, croyant à un piège !

L'armée ottomane laissait derrière elle tous ses canons, ses impedimenta. Les routes Kirk-Kilissé-Visa, Kirk-Kilissé-Baba-Eski en étaient jonchées. Or, pendant quatre ou cinq jours, des détachements envoyés par Abdullah pacha purent les ramasser en toute tranquillité, et sans être poursuivis, sans être inquiétés le moins du monde par les Bulgares. Ils recueillirent ainsi 120 pièces avec caissons et munitions.

En y comptant le corps d'armée venu d'Andrinople, il y eut d'engagé dans les combats autour de Kirk-Kilissé, du côté ottoman, 120.000 hommes environ dont 75.000 d'infanterie à peu près. Le 16<sup>e</sup> corps d'armée, à Visa, n'était composé que de deux bataillons.

Le butin qui échet aux Bulgares à Kirk-Kilissé fut considérable. « Sans parler du matériel de guerre, on trouva pour 500.000 francs au moins de produits pharmaceutiques, dit M. René Puaux, correspondant du « Temps ». Les fournisseurs habituels de l'armée ottomane lui avaient vendu des spécialités de luxe dont 18.000 francs de pyramidon, de quoi guérir la migraine de plusieurs corps d'armée. Quant aux effets militaires, d'ailleurs d'excellent drap, on a eu de quoi vêtir deux brigades de réserve bulgares, et les caisses de boutons de rechange chargèrent tout un wagon. Au cercle militaire turc on trouva un lot considérable de cartes, toutes relatives aux combats de 1870-71. Dans les maisons habitées par les officiers

turcs on trouva d'abondantes bibliothèques d'ouvrages érotiques allemands, et chez Mahmoud Moukhtar pacha on fit main basse sur une cargaison de friandises, bonbons, lokum, sucreries variées et deux selles brodées d'or. Amollissement des caractères ! »

On y trouva aussi, avec le sabre d'honneur que le Sultan lui avait donné et qui était resté au milieu de ses nombreux bagages, toute une correspondance et les plans offensifs et défensifs de la campagne.

Et le général Ratko Dimitrieff disait, peu après, à mon camarade de Saint-Cyr, le marquis de Segonzac, correspondant de guerre de l'*Echo de Paris*: « La correspondance de Mahmoud Moukhtar pacha, tombée dans nos mains, établit formellement que nous aurions pu prendre toute l'armée turque. » Comme nous venons de le dire, c'est un fait.

Comme nos troupes n'avaient pas su découvrir les positions de l'ennemi, le dépôt de munitions du gros du 3<sup>e</sup> corps, qui avait été amené de Kirk-Kilissé à Pétra, fut surpris par les Bulgares qui s'emparèrent de toutes les munitions.

De plus, il est prouvé, aujourd'hui que l'armée bulgare a été encouragée dans sa marche sur la capitale par les documents que, dans sa précipitation, Mahmoud Moukhtar Pacha abandonna dans sa chambre à Kirk-Kilissé. Dans une lettre à son père, grand-vizir, il lui recommandait de faire appel à l'Europe parce que, d'après lui, l'armée ottomane était incapable de vaincre.

A noter que, malgré sa conviction touchant l'infériorité de nos forces, Mahmoud Moukhtar Pacha a toujours préconisé et pratiqué l'offensive.

Les Bulgares trouvèrent de plus à Kirk-Kilissé, sept batteries à tir rapide avec leurs caissons, une grande quantité de cartouches, dix-huit canons ordinaires, douze canons de siège, plusieurs dépôts de vivres et d'objets d'équipement; des tentes en grand nombre; une quantité considérable de munitions, et deux aéroplanes qui n'avaient jamais été utilisés.

« Du pain ! du pain ! » criait le reste de l'armée en déroute.

\* \* \*

### La retraite de l'Armée ottomane

Après la bataille de Kirk-Kilissé, surtout après la panique des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> divisions formant le 1<sup>er</sup> corps d'armée, de la division d'Ismidt, et enfin du 3<sup>e</sup> corps d'armée entier, comprenant un effectif de 40.000 soldats d'infanterie, et plus de 120 ca-

nons, que commandait Mahmoud Moukhtar pacha, il a été reconnu qu'il serait impossible pour l'armée en déroute de rester sur la ligne Kirk-Kilissé Bostanli, bien qu'elle eût été partiellement fortifiée. Abdullah pacha résolut donc de se retirer d'abord derrière la ligne Pounar-Hissar-Kara-Agatch-Lulé-Bourgas, et ensuite derrière celle de l'Ergène, afin d'y réorganiser l'armée, d'en relever le moral, et d'adopter une position défensive.

Le 24 octobre, vers midi, furent donc donnés les ordres suivants : le 3<sup>e</sup> corps devait marcher sur Pounar-Hissar ; le 2<sup>e</sup>, sur Kavakli-Kavad-Déré-Youvan-Keuy et Kara-Agatch ; le 1<sup>er</sup>, sur Yéni-Mahallé-Nadjak-Koumbara-Tchiflik Sultan Tchiflik ; le 4<sup>e</sup> sur Baba-Eski-Alayla-Lulé-Bourgas, pour s'arrêter en ce dernier lieu. La division de cavalerie devait rester à Oulou-Pacha Tchiflik afin de protéger l'aile gauche. Mais il y eut confusion dans l'exécution de ces ordres, le premier corps ayant pris la route assignée au 4<sup>e</sup>, c'est-à-dire sur Baba-Eski, tandis qu'un détachement du 3<sup>e</sup> allait à Aïvali-Tchiflik à 4 kilomètres de Lulé-Bourgas. Pendant que les corps d'armée se trouvaient ainsi enchevêtrés les uns dans les autres, les convois et l'artillerie abandonnés en chemin s'efforçaient aussi de se réunir cahin-caha sur la première ligne indiquée.

Ce fut chose faite le 27 octobre. Le 17<sup>e</sup> corps, de son côté, qui n'a pas été mentionné jusqu'ici, formait aux environs de Tchorlou une force de 15.000 hommes.

Le quartier-général se trouvait également à Tchorlou

Dans la nuit du 27 au 28, l'ennemi n'ayant depuis quatre jours tenté aucune attaque, Abdullah pacha, convaincu que les retardataires et tout le matériel d'artillerie avaient rejoint le gros des troupes, ordonna la continuation de la retraite sur la deuxième ligne, c'est-à-dire au 3<sup>e</sup> corps d'aller à Vizé, afin de se retirer ensuite sur l'Ergène ; au 2<sup>e</sup> d'aller à Topdji-Keuy-Bouvali-Karly Keuy Méché Tchiflik ; au 1<sup>er</sup>, à Youlafli par Ahmed-bey-Tatarli-Sinanli-Kara Mehmed ; et au 4<sup>e</sup>, à Tchorlou par Aurène-Sakiz-Méchirli-Ohlas Tchiflik. La division de cavalerie devait se rendre à Lulé-Bourgas, afin de veiller sur la ligne Kavakli-Kirk Kilissé.

Mais les commandants de corps d'armée s'opposèrent à ces ordres si judicieux sous prétexte que les troupes étaient fatiguées, l'ennemi pas encore en vue, qu'il ne serait pas convenable d'abandonner tant de territoire et de se retirer sur l'Ergène, pendant que les bandes bulgares massacraient les habi-

tants des villages, que cela produirait une très mauvaise impression sur la population. Ils s'adressèrent dans ce sens au quartier général du corps de l'Est, ce qui montre bien que malgré une première et bien dure leçon, l'esprit d'anarchie qui régnait parmi les chefs, n'avait pas lui, été vaincu. Abdullah pacha répondit : « L'ordre a été donné, j'en demande l'exécution ».

Si étrange que cela puisse paraître, ce n'est pas lui qui commandait. Les commandants de corps obtinrent du grand quartier général qui, dans la nuit du 28 au 29 octobre, était arrivé à Tcherkess-Keuy l'ordre de rester à Lulé-Bourgas, ordre qui annulait par conséquent celui du commandant en chef de l'armée de l'Est. C'est donc contrairement au plan de celui-ci que commença également la bataille de Lulé-Bourgas.

## La marche en avant de l'armée bulgare.

### La bataille

Si la retraite de l'armée ottomane se fit dans un désordre assez compréhensible, les forces bulgares de leur côté furent loin d'opérer une brillante marche en avant. Ayant perdu tout contact avec nos troupes, elles en ignoraient absolument la situation véritable et allaient, on peut le dire, à tâtons.

Le 24 octobre, la première armée bulgare avait son avant-garde au sud de Seliolou, et la troisième se trouvait sur la ligne Yénidjé-Kavakli, Asembegli-Uskubdéré, pendant que la deuxième continuait de travailler à l'investissement d'Andri-nople. Cependant une grande partie de celle-ci, sous le commandement du général Ivanoff, devait un peu plus tard être remplacée secrètement par des divisions de réserve, d'ailleurs mal équipées, et former l'aile droite bulgare dans la bataille de Lulé-Bourgas.

La division de cavalerie Nazlimof qui, le soir du 24, était à Yénikeuy, reçut l'ordre de se porter plus au sud. Et le général Radko Dimitrieff fit dépasser Kirk-Kilissé à sa troisième armée, dont les avant-gardes se trouvèrent ainsi le 25 octobre à Yéni-Mahallé, Tchiflik-Mandra-Kavakdéré, Uskubdéré. La première armée était établie aux environs d'Hasskeuy.

Le 25, au matin, la division de cavalerie Nazlimoff entra sans la moindre difficulté à Baba-Eski, ville complètement

dégarnie de troupes, s'y empara d'un train comprenant deux cents wagons et quatre locomotives.

Baba-Eski, à 163 kilomètres au nord-ouest de Constantinople, à 53 kilomètres au sud-est d'Andrinople, était près du point de jonction des voies ferrées, qui, en bifurquant, se dirigent vers Constantinople et Salonique. Ces voies furent coupées au sud de Baba-Eski.

Le 25, dans l'après-midi, le général Nazlimof ignorant la situation de son adversaire, assigna, pour la découvrir, trois secteurs différents d'exploration à sa division, en donnant comme buts Aïrobol, Rodosto et Tchorlou. Les deux premiers détachements arrivèrent à leurs buts respectifs le 27, sans avoir rien découvert. Mais il n'en fut pas de même, comme on le verra, du troisième détachement, celui de Tchorlou.

Pendant ce temps, le général Radko Dimitrieff opéra une grande conversion de manière à orienter vers l'est toute son armée. Celle-ci, peu après recevait l'ordre de se porter sur Lulé-Bourgas.

Le 26 fut une journée de repos pour le gros des forces bulgares.

Les 27, 28 octobre, la marche en avant vers l'est continua en des conditions telles qu'elles auraient pu mettre les Bulgares dans la plus dangereuse des situations, s'ils avaient eu affaire à des adversaires expérimentés. La première armée, qui se trouvait à l'aile marchante, eut en effet des retards considérables, tant à cause du mauvais temps que de l'insuffisance des chemins, et pour les mêmes raisons diverses divisions de la troisième armée n'entrèrent en ligne que successivement, ce qui évidemment constitue une faute des plus dangereuses.

Le 28 octobre, une partie de la troisième armée, c'est-à-dire une division de deux brigades d'active et une brigade de réserve, s'établit en travers de la chaussée qui monte de Pounar-Hissar à Tchiflik-Téké. Près de cette dernière localité, l'avant-garde d'une de ces divisions ayant franchi le pont du Kara-Agatch, fut attaquée à environ un kilomètre de la forêt de Sooudjak par un détachement ottoman qui, envoyé à sa rencontre, débouchait de cette forêt. La division bulgare tenta d'enlever les hauteurs occupées par nos troupes, mais

dut, après un échec, réintégrer ses tranchées dans sa position primitive.

La bataille de Lulé-Bourgas était engagée. Des deux côtés, comme on a pu le voir, on était allé à l'aveuglette. Cette bataille, qui s'annonçait décisive, allait-elle être menée plus judicieusement ?

Le terrain, il faut le reconnaître, était beaucoup plus avantageux pour les troupes ottomanes que pour les Bulgares. Ceux-ci en effet, excepté vers Pounar-Hissar et Lulé-Bourgas où quelques ondulations favorisaient la progression de l'infanterie et permettaient l'utilisation de positions d'artillerie défilées, devaient évoluer dans la plaine, derrière une rivière profonde et rapide, d'une traversée difficile pour l'infanterie, impossible pour l'artillerie. Les forces ottomanes, par contre, se trouvaient sur des hauteurs relativement escarpées. La forêt de Sooudjak n'offrait elle-même, tellement les arbres en sont espacés, et les clairières nombreuses, aucun obstacle à la circulation.

Du côté bulgare, comme effectifs, il y avait environ 110 à 115.000 combattants, répartis en quatre divisions actives de trois brigades et une division de réserve à deux brigades, sans compter les troupes retirées d'Andrinople. Du côté ottoman, on a dit qu'il y avait à Lulé-Bourgas 150.000 hommes. Il y en avait en réalité à peine la moitié, 75.000, même en y comptant les renforts qui étaient arrivés depuis la bataille de Kirk-Kilissé.

Les trois corps d'armée ottomans engagés dans la bataille étaient : le 4<sup>e</sup>, sous Ahmed Abouk pacha, à Lulé-Bourgas ; ses lignes s'étendaient jusqu'au village de Turk-bey, au nord-est, localité occupée par le 1<sup>er</sup> corps d'armée sous Yaver pacha ; le second corps occupait ensuite le front juspu'à Pounar-Hissar, sous le commandement de Chevket-Torgout pacha. L'extrême droite était occupée par une division de cavalerie indépendante sous le commandement de Salih pacha, premier aide de camp du sultan. Le front ottoman était de 65 kilomètres environ, en demi-cercle et malheureusement dépourvu de communication entre ses diverses parties, qui d'ailleurs étaient très mal soudées entre elles.

Les forces ottomanes étaient à cheval sur deux principales routes conduisant à Constantinople, et le quartier-général à Tchoulou était placé sur l'une de ces deux routes, en arrière de la ligne défensive de l'Ergène.

D'autre part on débarqua, il est vrai, 30.000 hommes environ à Midia, mais tout cela ne formait qu'une masse ignorante, dont une partie s'avança à travers les montagnes, jusqu'à Vizé, sans ordre, sans entrain.

Le 28 octobre, il n'y avait donc en ligne du côté ennemi, ainsi que nous l'avons dit, qu'une division de la troisième armée, la cinquième, croyons-nous, commandée par le général Christoff, dont la mission était de résister jusqu'à ce que les autres divisions puissent entrer en ligne.

Pour résister, ce général crut que la meilleure manière était d'attaquer, et ce n'est qu'après un échec qu'il se replia et s'établit définitivement sur la rive ouest du Kara-Agatch. Il parvint à s'y maintenir contre les attaques de nos troupes pendant la nuit du 18 et la matinée du 29.

Le 29, vers midi, arrivaient les têtes de colonne d'une autre division, la 4<sup>e</sup>, et le soir de ce même jour la 6<sup>e</sup> division, qui s'orienta face à la direction générale de Türk-bey.

Ce même jour, du côté ottoman, le quartier-général du corps de l'Est s'était rendu à Lulé-Bourgas, et de là, à l'endroit où se trouvait le 4<sup>e</sup> corps, formant l'aile gauche, d'où il vit les batteries ennemies ouvrir le feu. Le fait important de cette journée était la marche en avant vers la vallée de Sooundjak du corps d'armée de Mahmoud Moukhtar pacha qui formait l'aile droite.

Sur toute la ligne, le combat se borna à un duel d'artillerie. Les 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> divisions du 2<sup>e</sup> corps d'armée se trouvant au centre, abandonnèrent leurs positions à deux heures de l'après-midi et s'enfuirent. Mais grâce aux efforts déployés par les officiers et sur l'intervention de la division des Dardanelles venue à la rescousse, cet état de choses fut réparé à peu près. On répondit au feu de l'artillerie ennemie qui tira sans discontinuer jusqu'au soir.

Quant au 17<sup>e</sup> corps d'armée engagé à Tchongré, et que commandait, ainsi que le 3<sup>e</sup> corps d'armée, Mahmoud Moukhtar pacha, il réussit à mettre en déroute l'infanterie ennemie qui se trouvait devant lui, et que la 3<sup>e</sup> division attaqua à la baïonnette.

La journée du 29 s'acheva par quelques avantages remportés par la division d'Ismidt, 3<sup>e</sup> corps d'armée, qui chargea elle aussi à la baïonnette et obligea plusieurs fois l'ennemi à se retirer.

Dans la nuit du 29 au 30, et dans la journée du 30, la bataille fit rage, surtout encore entre artilleries, les Bulgares prenant partout l'offensive, en essayant de se frayer un chemin entre la droite du 1<sup>er</sup> corps ottoman et la gauche du 2<sup>e</sup>, c'est-à-dire entre Türk-bey et Kara-Agatch.

D'autre part, dès le 30 octobre, une division de la 1<sup>re</sup> armée bulgare occupant le front Saranli-Lulé-Bourgas, et ayant sa droite appuyée sur l'Ergène, attaquait vigoureusement Lulé-Bourgas et s'en emparait. Mais vers le soir, Ahmed Abouk pacha, commandant du 4<sup>e</sup> corps ottoman, opérait une contre attaque sur la ville avec une de ses divisions. La ville fut reprise. Une partie de l'infanterie bulgare s'enfuit vers les collines.

La 5<sup>e</sup> division bulgare, de la 3<sup>e</sup> armée, était même menacée par la droite turque qui commençait à esquisser un mouvement débordant au nord de Pounar-Hissar. La victoire semblait se prononcer en notre faveur. Et pourtant, alors que l'effectif de guerre d'un régiment de cavalerie est de 750 hommes, un des régiments de cavalerie qui prirent part à la charge de Pounar-Hissar ne comprenait que 23 combattants, tant officiers que cavaliers.

Le 2<sup>e</sup> régiment de cavalerie, n'étant pas suffisamment éclairé sur les mouvements de l'ennemi, le commandant du 3<sup>e</sup> corps d'armée donna l'ordre de charger sur une masse noire que l'on apercevait et qui n'était autre que le 8<sup>e</sup> régiment de cavalerie ottoman. Ce ne fut qu'au dernier moment que l'on s'aperçut de l'erreur et que fut évitée une tuerie entre soldats ottomans.

Mais de tous les côtés, les soldats ottomans demandaient du pain. Et là encore l'impéritie de l'intendance devait annihiler nos succès. L'artillerie n'avait pas non plus de troupes de projectiles, et fauchait des bataillons entiers, la nôtre se trouvait incapable de lui répondre. Il y avait même du côté des Bulgares, entre cette activité de l'artillerie et la timidité de leur infanterie, qui n'osait trop se montrer ni se déplacer, un confraste établissant suffisamment que l'ennemi ne pouvait entreprendre de grandes et sérieuses opérations.

Ce fut un combat de nuit qui décida du sort de la bataille.

Une brigade de la division du centre bulgare, vers 9 heures du soir, au prix d'efforts héroïques, parvint, en sortant d'un bois taillis situé sur la rive Est du Kara-Agatoh, à s'emparer, dans une attaque à la baïonnette, des tranchées ottomanes à Turk-bey. Cette brigade se cramponna à la position enlevée, s'y retrancha, établit sur la rivière des passages improvisés par lesquels son artillerie vint l'y rejoindre au matin.

Dans la même matinée du 31 une division de la première armée bulgare portait de nouveau son effort sur Lulé-Bourgas. C'est alors que la division des Dardanelles prit la fuite. Un détachement de cavalerie du 1<sup>er</sup> corps d'armée, un bataillon

du 1<sup>er</sup> régiment de tirailleurs chargèrent les fuyards et ne parvinrent qu'avec beaucoup de peine à les maintenir sur leurs positions.

D'autre part, le 4<sup>e</sup> corps d'armée formant l'aile gauche ottomane prévenait le commandant en chef qu'il était assiégé de tous côtés, un corps ennemi après avoir passé l'Ergène, étant descendu jusqu'à Béder-Keuy Koumbarlar, et qu'il devait se retirer sur Erensakiz.

Le commandant en chef lui fit savoir que le mouvement de l'ennemi qui avait pour but de tourner notre aile gauche ne produirait aucun effet sur l'ensemble des opérations, et que si le dit mouvement était accentué, il deviendrait dangereux pour l'ennemi lui-même; que notre victoire dépendait de la marche régulière en avant de notre aile droite, et que par conséquent le 4<sup>e</sup> corps devait tout faire pour garder sa position.

Cependant on apprenait peu après que le 4<sup>e</sup> corps s'était retiré sur la vallée de Yuruk-Déré ou celle de Tchamour.

Lulé-Bourgas fut de nouveau et définitivement occupé par les Bulgares, plus explicitement par les troupes du général Ivanoff, qui avaient été retirées d'Andrinople.

Une autre division bulgare, prolongeant la droite de celle qui venait d'entrer dans Lulé-Bourgas, s'avancait sur Sousouss-Muselim, et débordait complètement notre gauche. Son artillerie, prenant nos lignes de flanc et à revers, y répandait le plus grand désordre. Entre Turk-bey, d'où les Bulgares s'avançaient sur Sakizkeuy, et Sousouss-Muselim où se prononçait un mouvement enveloppant, nos troupes étaient menacées d'être prises comme dans un étau.

Cependant le commandant en chef et son état-major attendaient encore de la part du corps d'armée de Mahmoud Moukhtar pacha, à l'aile droite, une victoire qui eût changé la face des choses, et ordre fut donné, après l'arrivée de munitions, de garder les positions occupées jusqu'au lendemain matin, premier novembre.

Au cas toutefois où l'ennemi poursuivrait sa marche en avant avec la même énergie, le 1<sup>er</sup> corps devait se retirer au-delà de Sakizkeuy pour se joindre au 4<sup>e</sup>, et se placer un peu en arrière du 2<sup>e</sup>, jusqu'à ce que la communication fût établie avec le 17<sup>e</sup> corps qui combattait à Tchongré.

Cependant la division d'Ouchak, du 1<sup>er</sup> corps, s'était retirée.

Et de même le commandant du 2<sup>e</sup> corps venait peu après annoncer que ses troupes avaient complètement abandonné leurs positions et s'étaient dispersées, ajoutant que même s'il était possible de les rassembler cette nuit, elles seraient incapables d'effectuer le lendemain l'attaque qui seule pouvait les ramener à leurs anciennes positions.

Le commandant en chef recommanda alors aux commandants de corps de faire l'impossible pour ne pas entraver les opérations de Mahmoud Moukhtar pacha, et pour cela de réunir leurs troupes dans la vallée de Sooudjak, d'y rester jusqu'à minuit. Il transférait en même temps le quartier général à Osmanli-Keuy, passa la nuit à Ahmed bey Keuy, puis le matin, visitant les villages d'Ahmed bey, Osmanli bey, Quetcherler, et voyant partout des soldats en débandade à la recherche de provisions, il constata qu'il ne pouvait plus rien tenter de sérieux.

Pendant ce temps, le corps d'armée de Mahmoud Moukhtar pacha, qui luttait contre deux divisions bulgares, ne pouvait non plus soutenir le choc de l'ennemi. L'occupation de Turk bey, le 30 octobre, avait brisé nos lignes.

La division du centre bulgare en profita pour escalader les pentes de Kara-Agatch et se dirigea sur Topdjikey, prenant de flanc les défenseurs de Tchiflik-Téké et les réserves qui avaient été massées derrière notre aile droite avec l'intention d'envelopper l'aile gauche bulgare et de couper ainsi de Kirk-Kilissé la 3<sup>e</sup> armée ennemie.

Un détachement de ces réserves fut anéanti dans la soirée du 31 au sud de Sooudjak.

Le corps d'armée de Mahmoud Moukhtar pacha battait donc en retraite sur Tchongré et Tchonverli, abandonnant une nombreuse artillerie. Voici sur cet engagement quelques aperçus rétrospectifs.

Le 3<sup>e</sup> corps d'armée avait mis en face de l'armée bulgare la division du prince Aziz pacha et celle de Nassir pacha auxquels l'ordre a été donné de faire le simulacre d'une retraite, pendant qu'une autre division avancerait au nord de Vizé, prenant ainsi les Bulgares à revers. La division indépendante de cavalerie, sous le commandement de Salih pacha, attaquerait les Bulgares également à revers et sur leur droite.

Au lieu de simuler la retraite, les deux divisions précitées s'en allèrent en débandade, laissant ainsi place vide aux

Bulgares, qui avancèrent sur Tchorldou, en menaçant à leur tour l'arrière de Mahmoud Moukhtar pacha, qui eut de la peine à sauver les débris de son armée non moins en désordre.

Le prince Aziz et Nassir pachas abandonnèrent leurs dépôts abondamment pourvus de vivres et de munitions, sans les détruire, ainsi que les ponts qu'ils laissèrent intacts.

C'est grâce à cette négligence que les Bulgares purent ensuite descendre facilement jusqu'à Tchataldja. Et quand on saura que les divisions de ces deux généraux ottomans, qui furent de brillants officiers de l'Allemagne, n'avaient pas mangé depuis quatre jours, pendant que leurs dépôts au complet étaient gardés pour l'ennemi, on verra combien le gouvernement eut tort de ne pas enlever leur commandement au prince Aziz pacha et à Mahmoud Moukhtar pacha, après la bataille de Kirk-Kilissé.

Le 1<sup>er</sup> novembre, une brigade détachée d'Andrinople venait encore renforcer l'ennemi.

Le 2, Tchongré et Tchouvenli étaient évacués par nos troupes. Seules des arrière-gardes restaient à Vizé, d'ailleurs mal défendu, et à Asbouag. Nos troupes se retiraient sur la ligne de l'Ergène pour gagner ensuite Tchataldja.

Là encore, comme après Kirk-Kilissé, l'armée bulgare exténuée sans doute, perdit le contact, laissant s'opérer notre retraite sans l'inquiéter le moins du monde.

\* \* \*

### Observations sur la bataille de Lulé-Bourgas

Ainsi que nous l'avons dit, la bataille de Lulé-Bourgas, comme celle de Kirk-Kilissé, fut engagée contre l'avis du commandant en chef de l'armée de l'Est. Lulé-Bourgas n'était pas en effet une position à défendre, et Abdullah pacha n'y arrêta son armée que pour rassembler les fuyards, réorganiser les unités débâchées, et se retirer ensuite en ordre sur l'Ergène, où il pouvait avec beaucoup plus de chances de succès attendre l'ennemi de pied ferme. Si, après la panique de Kirk-Kilissé, nous avions trouvé en arrière les points d'appui voulus, il est probable que nous n'aurions pas subi une nouvelle défaite.

Le grand quartier-général approuva d'abord cette résolution, puis, modifiant encore une fois sa manière de voir,

ordonna au quartier-général de l'armée de l'Est d'accepter la bataille à Lulé-Bourgas.

Pour cela cependant il crut quelques modifications nécessaires. Au commencement de cette bataille, le grand quartier-général avait divisé en deux l'armée de l'Est. Les 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> corps devaient composer la première armée, sous le commandant d'Ahmed Abouk pacha, commandant du 4<sup>e</sup> corps, tandis que la deuxième armée serait constituée par les 3<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> corps, et quelques débris du 16<sup>e</sup>, sous le commandement de Mahmoud Moukhtar pacha.

Ces deux armées restaient sous le commandement supérieur d'Abdullah pacha. Mais comme la bataille était déjà engagée quand arriva l'ordre de ces nouvelles formations, on n'eut pas le temps de communiquer avec Abouk pacha pour lui donner son commandement. Et la deuxième journée, Abouk pacha refusa, disant qu'il ne pourrait commander deux autres corps d'armée en même temps que le sien, ce en quoi il avait parfaitement raison.

Par contre, Mahmoud Moukhtar pacha avait par malheur une beaucoup trop haute idée de ses capacités militaires. Lui qui, dans tout autre pays, eût été destitué et traduit en conseil de guerre après la défaite de Kirk-Kilissé, il continua ses maladresses, pour ne pas dire plus, à Lulé-Bourgas et après.

Il agissait en toute indépendance, refusant de communiquer au quartier-général les renseignements nécessaires, répondant même grossièrement à l'officier d'ordonnance qui venait lui en demander de la part du commandant en chef qu'il n'avait pas de temps à perdre de la sorte, qu'il faisait son devoir, que les autres n'avaient qu'à en faire autant. Dans son propre corps d'armée on ne sut pendant plusieurs heures où il était. Il accomplissait sans doute une de ces reconnaissances au cours desquelles il fut blessé en jouant au caporal, ce qui, entre parenthèse, était beaucoup plus en rapport avec ses facultés.

Pour savoir d'ailleurs ce qui se passait, le commandant en chef n'avait que le secours de ses officiers d'ordonnance, pas d'appareils de signaux optiques, pas une ligne de télégraphe ou de téléphone, pas un seul appareil de télégraphie sans fil, et cependant, de ces derniers appareils, l'armée turque en possédait douze sur le papier. On n'avait pas établi de relais

de messages pour relier le quartier-général aux divers corps d'armée; pas un seul aéroplane.

La plupart du temps, Abdullah pacha restait sans une information.

Le correspondant de guerre du « Daily Telegraph », M. E. Ashmead-Bartlett, dit qu'il n'a vu qu'un officier d'ordonnance apporter un message à Abdullah pacha pendant toute une journée, au fort de la bataille. Il en concluait que les commandants de corps d'armée ne se donnaient même pas la peine de communiquer avec leur chef.

Celui-ci par conséquent agissait un peu au hasard. C'est ainsi que le commandant du corps d'armée engagé à Lulé-Bourgas même reçut l'ordre d'avoir à se replier par échelons au moment précis où les choses prenant une tournure assez favorable, il allait ordonner une contre-attaque, puis il reçut une heure après l'ordre de se maintenir à tout prix à Lulé-Bourgas, quand il avait déjà commencé à se retirer.

Le 31 octobre, le troisième jour de la bataille décisive, engagée entre Vizé et Lulé-Bourgas, non seulement l'aile droite turque ignorait à Vizé ce que faisait le corps voisin, mais dans un même corps chacune des trois divisions ne savait pas en la plupart des cas quelle était la division voisine, où elle se trouvait, quel but elle poursuivait.

L'état-major lui-même changeait continuellement les positions du quartier-général afin de trouver des endroits paisibles pour son travail, mais sans se préoccuper de la liaison constante avec les corps d'armée.

Ce qui était de même particulièrement défectueux du côté de l'armée ottomane, c'est qu'elle n'eut jamais une ligne d'avant-postes bien établie. Les flancs n'ont jamais été gardés. Et les feux aux bivouacs indiquaient toujours aux Bulgares les positions que nous occupions.

De plus, la bataille de Lulé-Bourgas ayant été plutôt un duel d'artillerie, nous nous trouvions de ce fait dans un état de très grande infériorité. Non pas certes que du côté bulgare la justesse du tir ou la supériorité des canons fussent remarquables; au contraire. Leurs fusées de shrapnells n'étant pas bien ajustées, éclataient à plus de 100 mètres en l'air, et restaient la plupart du temps inoffensives. Mais nos ennemis compensaient de telles défectuosités par l'inépuisable abondance de leurs munitions. Ils tiraient inlassable-

ment du matin jusqu'au soir et finissaient par ébranler le moral de notre armée, d'autant plus que notre artillerie plus précise, manquait par contre, elle, de munitions, et ne pouvait répondre que très parcimonieusement.

Cette fréquence du tir de l'artillerie bulgare, comparée au silence de la nôtre produisait l'effet le plus déplorable.

Le 30 octobre, au soir nous n'avions pas un seul shrapnell, pas une seule gargousse.

Après Kirk-Kilissé et Lulé-Bourgas, nous n'avions pas plus de 15.000 blessés et morts.

La faim se montra encore autrement démoralisatrice que l'artillerie ennemie. Pendant trois jours et quelques-uns plus longtemps, nos soldats restèrent sans un morceau de pain, sans la moindre nourriture. Et il n'est pas exagéré de dire qu'aucune armée européenne n'eût pu fournir, en de telles conditions, une égale résistance.

Les soldats mendiaient auprès des correspondants de guerre, ainsi qu'il a été maintes fois rapporté. Ceux-ci approvisionnaient même Abdullah pacha, pareillement condamné à la famine.

Il est donc étonnant après cela que la déroute n'ait pas été plus complète, si l'on considère surtout que notre armée était au début très incomplètement et très mal encadrée. Les officiers, beaucoup trop peu nombreux, ne connaissaient pas leurs hommes, et ceux-ci par conséquent n'avaient pas confiance en leurs chefs.

Et à la bataille de Lulé-Bourgas, c'est principalement parmi les officiers et les meilleurs que nous avons subi des pertes terribles.

En résumé, tout était contre nous. Les Bulgares ne devraient donc pas s'enorgueillir trop de leur victoire à Lulé-Bourgas.

\* \* \*

### A Tchataldja

Après la défaite de Lulé-Bourgas, l'armée ottomane se retira sur Tchataldja. Hélas! quelle armée! quelle retraite! Nos troupes marchaient en deux colonnes, l'une passant par Tchoulou, Satikeuy, Evren-Sakiskeuy et Ahmedlikeuy, l'autre se dirigeant sur Hademkeuy.

Et ce fut partout le désordre le plus complet. La deuxième

colonne passant par Tcherkeskeuy, sème sur son chemin une multitude de trainards, dont beaucoup d'entre eux ont jeté leurs fusils et leurs munitions. A Tcherkeskeuy, c'est le vrai chaos.

Toutes les voies conduisant à la gare sont encombrées de soldats en débandade qui s'ouvrent brutalement un chemin vers les trains. Autour de ces trains, on se bat. Et aux militaires se mêle la population civile également en fuite. Cris et appels des hommes et des femmes. Et bientôt dans la nuit, l'incendie du village de Tcherkeskeuy éclaire cette scène lamentable.

Plus loin, le tableau est le même, avec cette différence que la plupart des malades sont restés en route.

Quelques hommes sont montés sur des ânes, d'autres sur des chevaux. Les canons sont tirés par des chevaux et des bœufs attelés ensemble. Et au milieu de tout cela des milliers de charrettes où les habitants du pays ont rassemblé tous leurs biens, et qui s'en vont vers Constantinople, émigration de tout un peuple.

Lorsqu'un train passe au milieu de cette cohue, en sifflant continuellement, femmes, enfants, soldats, s'accrochent aux chasses-pierres, aux marche-pieds, aux chaînes d'attelages, et les occupants les repoussent à coups de baïonnettes.

Et tout ce monde-là réclame du pain.

C'est ensuite l'arrivée à Sinéki, puis à Tchataldja, dont les forts sont loin d'avoir l'importance qu'on leur attribue.

Et cependant il n'y eut aucune poursuite de la part des Bulgares, eux-mêmes épuisés. Arrêtés le 2 novembre sur le front Viza, Asbouagh, Tatarli, pour se ravitailler en vivres et en munitions, et surtout pour prendre un repos nécessaire, ils y restèrent jusqu'au 6, date à laquelle les avant-gardes de la première armée s'établissaient sur la ligne Saraï-Guetcherler, pendant que la première armée un peu en avant et à droite, atteignait Tchorldou et faisait occuper Rodosto, où s'était déjà aventurée ainsi qu'il a été dit, la division indépendante de cavalerie.

Le 8 novembre, les avant-gardes des deux armées arrivaient à Eski-Kala (mur d'Anastase) et là attendirent les deux divisions envoyées d'Andrinople.

D'après l'évaluation d'Alain de Pennenrun, qui suivit la troisième armée bulgare comme correspondant de guerre de

*l'illustration*, cette troisième armée bulgare comprenait environ 79.000 hommes et la première 61.000, soit un total de 140.000 hommes.

Le commandement général était exercé par le général Radko Dimitrief, commandant de la troisième armée.

Il est difficile par contre d'évaluer les forces ottomanes à Tchataldja, car des renforts arrivant de temps en temps d'Asie-Mineure, et les blessés malades et affaiblis par la faim, évacuant sans cesse Tchataldja pour Constantinople, la situation s'en trouvait quotidiennement modifiée.

On ne doit cependant pas s'éloigner beaucoup de la vérité en donnant un chiffre maximum de 70.000 hommes.

Ce qui est à signaler, c'est l'énergie avec laquelle Abdullah pacha, s'efforça de mettre un peu d'ordre parmi les troupes dont il devait bientôt perdre le commandement et l'activité déployée par Nazim pacha dans la dernière partie de cette malheureuse guerre.

Nazim pacha sut réunir dans la plaine de Hademkeuy en un bloc solide, compact et discipliné les hordes affolées qui refluèrent de Lülé-Bourgas. Pour cela, il commença par éliminer tous les soldats que les fatigues et les privations endurées avaient affaiblis et démoralisés au point de n'en faire qu'un poids mort, non seulement inutile mais dangereux. Il en envoya une grande partie sur Constantinople et s'attacha d'autant plus à relever le moral de ceux qui restaient.

Il ne fut d'ailleurs pas pris au dépourvu dans ces tristes circonstances. Après la défaite inattendue et surprenante de Kirk-Kilissé, qui fut le commencement et la cause de nos autres défaites, il avait aussitôt constitué une commission d'officiers du génie chargée de construire des fortifications passagères sur de nouveaux points stratégiques à Tchataldja. En plus des anciennes redoutes, une trentaine, qui, pour des raisons de politique intérieure avaient été en grande partie détruites par Mahmoud Chevket pacha, après son entrée d'opérette à Constantinople en avril 1909, à la tête des troupes de Salonique, Nazim pacha fit construire des tranchées, des abris, casemates pour l'infanterie et l'artillerie. Et il employa à cette besogne de terrassiers tous les soldats qu'il jugea plus capables de tenir une pioche qu'un fusil.

Ces travaux furent si rapidement menés qu'ils constituèrent la plus solide protection pour nos troupes lorsque les

Bulgares se décidèrent à prendre l'offensive. Ceux-ci d'ailleurs ignorants ces nouvelles positions, n'en tinrent pas compte et s'acharnèrent uniquement sur les anciens forts, complétant l'œuvre de destruction commencée par Mahmoud Chevket pacha. Sur cette ligne de défense particulièrement forte, qui va de la Mer Noire à la mer de Marmara entre les deux lacs de Derkos au Nord et de Tchekmedjé au Sud, Nazim pacha avait placé trois des corps d'armée de Thrace réorganisés, 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, et 3<sup>e</sup> corps, gardant en réserve à gauche vers Hademkeuy, le 4<sup>e</sup>. Au nord et au centre étaient les troupes d'Asie.

Le 10 novembre, les avant-gardes bulgares franchirent Eski-Kala, et occupèrent le petit port de Silivri. Le 11 et le 12, elles continuèrent leur marche lentement, et s'établirent sur une ligne allant du lac Derkos à la baie de Tchekmedjé, sans que nos troupes fissent le moindre effort pour les en empêcher.

Les 3<sup>e</sup> et 1<sup>re</sup> armées bulgares se fixèrent ensuite toujours avec la même lenteur, la 3<sup>e</sup> sur la rive ouest du Katarchi, la 1<sup>re</sup> sur la rive ouest du Kara-Sou.

Les premières escarmouches se produisirent le 12, mais elles furent insignifiantes. La grande bataille ne s'engagea que cinq jours plus tard, ce qui évidemment de la part des Bulgares, était une faute des plus graves, et en contradiction avec la tactique qui avait jusque là fait leur succès, et qui consistait dans l'attaque rapide, foudroyante. Il devenait visible qu'ils étaient eux-mêmes matériellement épuisés et que leur moral avait également baissé dans des proportions considérables.

Le 15 novembre, un parlementaire ottoman qui se présenta aux avant-postes ennemis, fut hautainement éconduit, et le 17, au matin, la 1<sup>re</sup> armée annonça le combat par un violent tir d'artillerie. Mais la flotte ottomane qui se trouvait dans la baie de Tchekmedjé ne tarda pas à arrêter complètement sa marche en avant.

Du côté de la 3<sup>e</sup> armée, une division attaqua les ouvrages ottomans de Daradjali et d'Urjundli, sans plus de résultat, car un régiment, pris entre deux feux, perditen quelques instants plus du tiers de son effectif, et battit rapidement en retraite.

Un peu plus à notre droite, un autre régiment bulgare par-

vint à s'emparer d'un fort ottoman, au prix de pertes également énormes, mais dut l'abandonner le soir après une vigoureuse contre-attaque de notre côté.

Il eut malgré tout le courage de s'établir à cent mètres à peine de nos retranchements.

Encore plus à droite (côté ottoman) deux brigades bulgares s'emparèrent de Lazarkeuy et Dag-Yénidjékeuy, qui n'étaient d'ailleurs pas défendus, mais vinrent se heurter contre un groupe d'ouvrages, où la nuit les surprit. Le combat continua ce jour-là, et toute la nuit, comme il avait commencé, par un duel d'artillerie qui fut à peu près sans résultat, l'infanterie restant de part et d'autre terrée dans ses tranchées.

La fusillade reprit le lendemain matin au milieu d'un épais brouillard.

Lorsque le brouillard fut dissipé, le régiment bulgare qui s'était maintenu la veille après son échec en face de nos retranchements, fut attaqué de front et sur les deux flancs par nos troupes, et à peu près complètement anéanti.

Même insuccès dans cette journée du 18 pour les deux brigades qui s'étaient emparées de Lazarkeuy et de Dag-Yénidjékeuy, et dont, par suite d'une méprise, un régiment en débandade fut même canonné par l'artillerie bulgare.

Ces échecs durent affecter non seulement les troupes bulgares déjà épuisées, mais le haut commandement lui-même, bien qu'il eût, paraît-il, une réserve toute fraîche de 60.000 hommes.

Il donna donc l'ordre, le 18 novembre, à 3 heures du soir, de rester sur les positions sans renouveler les attaques.

L'artillerie de part et d'autre continua son tir inutile toute la soirée du 18 et toute la journée du 19, et les Bulgares consentirent alors à négocier. Ce fut l'armistice.

Nous profiterons de cet entr'acte pour faire quelques nouvelles observations sur cette dernière bataille et sur toute la campagne de Thrace en général.

### Quelques observations

La campagne semblait donc se terminer à notre avantage, grâce aux efforts de Nazim pacha, qui devait être assassiné quelques semaines plus tard par un de ses subordonnés. Et cette réussite tient en grande partie à l'établissement de com-

munications entre les divers commandants de corps. De Tchekmedjé au lac de Derkos, tous les points importants étaient reliés par le téléphone, le télégraphe, et des signaux optiques, électriques, pour la nuit, ce qui nous fit complètement défaut à Kirk-Kilissé et Lulé-Bourgas.

La présence de troupes fraîches venues d'Erzeroum pour occuper les forts, le beau temps succédant à une pluie continue, le pain en quantité, la soupe chaude, l'abondance des munitions contribuèrent aussi pour une large part à nos derniers succès.

Mais le facteur essentiel est certainement en ce que nos soldats combattaient bien abrités dans des tranchées. Mahmoud Moukhtar pacha, qui provoqua notre défaite de Kirk-Kilissé par une attaque intempestive, voulait recommencer à Tchataldja. Il pressait Nazim pacha pour le décider à opérer une sortie, qui eût très probablement mal tourné, et eût, après un échec, ouvert la route de Constantinople. Il faut, en effet, indépendamment de la démoralisation qui avait atteint, sans compter la maladie, la grande moitié de nos soldats, considérer que les Bulgares avaient gagné Tchataldja par très petites étapes, très lentement, qu'ils avaient eu le temps de se fortifier sur les collines et les mamelons qu'ils occupaient, et qu'il eût été difficile de les en déloger. Or, battus de nouveau, et poursuivis, nos soldats auraient-ils pu cette fois s'arrêter derrière les forts de Tchataldja ?

L'enjeu était si grave que pour tout homme raisonnable il valait mieux, à n'en pas douter, ne pas risquer la partie. Et nous devons rendre grâce à Nazim pacha de ce qu'il en décida ainsi, autant que nous devons flétrir la conduite de Mahmoud Moukhtar pacha au cours de cette campagne.

Le premier était pondéré dans les mêmes proportions où le second est déséquilibré. De ce déséquilibre, Mahmoud Moukhtar pacha nous a fourni maintes preuves.

Il croyait s'absoudre de ses bévues et de ses fautes en tuant de sa propre main les éclopés, que les blessures, la faim, la maladie obligeaient à se traîner. Comme sur une famille de sept membres il en avait déjà abattu six, on le supplia, à cause des parents, d'épargner le septième, et il refusa. Dans sa rage, il alla jusqu'à gifler des officiers, et à cravacher le visage d'un colonel d'artillerie devant ses hommes, au moment où celui-ci commandait ses batteries.

Comment les soldats ottomans qui, ainsi que nous l'avons montré au début, n'avaient pas confiance en leurs chefs, auraient-ils obéi de bon cœur à des officiers qu'ils voyaient frappés, humiliés et traités de la sorte ?

Mahmoud Moukhtar pacha a fait tuer par le propre frère du général Izzet pacha, actuellement ministre de la guerre, un capitaine qui s'était distingué à l'arrière-garde de l'armée en déroute, parce qu'il se plaignait lui aussi du grand nombre de fuyards. Et il l'a fait tuer sans vouloir l'écouter. Aux soldats eux-mêmes, il recommandait de tirer sur leurs officiers, qui, malgré tout leur courage, étaient bien obligés de suivre le flot.

L'un de ceux-ci, menacé du sort des autres, dit à Mahmoud Moukhtar pacha :

— Pacha, ce n'est pas ainsi que vous rassemblez vos troupes. Moi, j'ai un moyen.

Mahmoud Moukhtar pacha ordonna à sa suite de le tuer comme les autres.

— Apprenez auparavant quelle est ma méthode. Les soldats pourront peut-être en profiter.

— Alors, lui dit-on, expérimentez-la.

L'officier montra quelques morceaux de pain aux soldats les plus rapprochés et fit annoncer aux autres qu'il y avait une distribution à un endroit qu'il désigna. Et toute la troupe, en effet, se rendit à ce point.

Ce qui prouve bien que les soldats fuyaient uniquement parce qu'ils étaient torturés par la faim.

Mahmoud Moukhtar pacha, déjà plusieurs fois qualifié par nous de caporal, n'a pris de l'armée allemande où il s'est formé que la sauvagerie des sous-officiers envers leurs hommes.

Il a pour ces hauts faits reçu l'approbation du major von Hochwächter, qui fut attaché à son état-major, et se fit son historiographe dans un ouvrage récent ; mais celui-ci oublie qu'un de ses collègues de l'armée allemande fut tué par un soldat ottoman, il y a peu de temps, à la caserne du Taxim, également pour un soufflet, et que par conséquent il ne faut absolument pas chercher à implanter chez nous semblables méthodes.

D'ailleurs Mahmoud Moukhtar pacha, le déséquilibré, qui, après la guerre turco-grecque, fut, pour les fautes commises, à Valestino particulièrement, traduit devant un conseil de guerre, condamné à la peine capitale, et gracié par Abdul-

Hamid, vient pour sa récompense, d'être nommé ambassadeur à Berlin.

Nous avons vu les principales causes de nos succès, succès négatifs, à vrai dire, puisque nous sommes restés incapables de prendre efficacement l'offensive, et de repousser l'ennemi ; nous allons tâcher de déterminer maintenant d'une manière un peu plus précise qu'au début d'où proviennent nos défaites.

Les correspondants des journaux étrangers et quelques officiers allemands au service de la Turquie ont beaucoup écrit à ce sujet, mais je crois être mieux renseigné encore, grâce à mes relations de vieille amitié avec feu Nazim pacha et Abdullah pacha, et avec la plupart des généraux qui ont pris part à cette malheureuse guerre et qui sont de mes anciens camarades.

Nazim pacha m'avait dit un jour qu'il était sûr de la bravoure, de l'endurance et de la discipline de nos soldats, mais qu'il tremblait à voir l'anarchie qui régnait dans l'intendance, et que la question du ravitaillement était sa grande préoccupation. C'est pourquoi, au dernier conseil de guerre qui se tint avant l'ouverture des hostilités, il opina pour une offensive énergique, afin, après avoir envahi le territoire ennemi, de ravitailler l'armée plus facilement. Cela paraît paradoxal, car généralement on s'approvisionne mieux chez soi que chez son adversaire, mais, la Bulgarie, étant un pays essentiellement agricole, Nazim pacha espérait y trouver plus de ressources que dans les plaines désertiques qui séparent Moustapha pacha de Constantinople.

Il est vrai qu'il eût fallu pour cela disposer de forces autrement préparées à la guerre que celles qu'avait laissées à Nazim pacha le Comité Union et Progrès.

Il eût fallu aussi un plan d'opérations plus rationnellement combiné.

Par exemple, le grand quartier-général avait, comme il était nécessaire, réuni l'armée de l'Est en Thrace, mais pourquoi l'armée de l'ouest se trouvait-elle éparpillée un peu partout en nombre insuffisant ?

La fraction principale était à Koumanovo, une autre, sectionnée elle-même en plusieurs parties, aux environs de Salonique.

Cette armée ainsi divisée et subdivisée avait reçu l'ordre d'attaquer simultanément les Serbes, les Grecs, les Monténégrins, pendant que l'armée de l'Est se mesurerait avec les Bulgares.

C'était un éparpillement exagéré, qui nous mettait à un contre deux, vis-à-vis de nos ennemis.

Telle fut la grande faute initiale que suivirent beaucoup d'autres du même genre.

Par exemple, après ses premiers revers, la fraction principale de l'armée de l'ouest, au lieu de se replier sur Monastir, aurait dû se diriger vers Salonique par la vallée du Vardar et par Strandja. Alors l'armée serbe n'aurait pu laisser cette armée ottomane sur son flanc gauche, en allant occuper la Macédoine, car elle s'exposait à être attaquée sur ce même flanc par cette grande force concentrée. L'armée serbe et l'armée bulgare de Macédoine auraient donc été obligées de poursuivre l'armée ottomane de l'ouest. Mais celle-ci s'approchant de l'armée de l'est pouvait en recevoir du secours en temps utile. Et la réciproque était aussi possible. Les deux armées ottomanes de l'Ouest et de l'Est auraient été à même de collaborer efficacement, lorsque cela eût été nécessaire.

Qui sait si, avec de telles dispositions, les choses n'eussent tourné autrement !

Comme le craignait Nazim pacha, ce fut surtout l'intendance qui se montra au-dessous de tout. Ce service n'a jamais chez nous été bien brillant, mais cette fois on fit tout le nécessaire pour le désorganiser encore davantage. Et quand nous disons intendance, nous comprenons sous ce vocable tout ce qui a trait à l'administration : recrutement, moyens de communication, approvisionnements, service de santé, etc.

Les fonctionnaires et employés de chemins de fer, qui étaient des non-musulmans, la plupart des Grecs, ont été congédiés à la mobilisation, et remplacés on va voir par qui.

On ramassa tous les officiers qui étaient professeurs dans divers établissements militaires, et on les versa dans les chemins de fer, dans l'intendance, service dont ils n'avaient aucune notion, même pas la plus élémentaire.

Pendant la mobilisation, Nazim pacha se rendait tous les soirs à la gare de Sirkédji pour surveiller le départ des

troupes, ainsi que celui des convois de ravitaillement. Et à chacune de ces visites son indignation allait croissant devant un désordre qui croissait, hélas ! lui aussi.

Il a vu des régiments coucher à la belle étoile, sur le pavé, pendant des nuits, faute de trouver des trains pour leur départ. Et ces gens-là n'avaient pour toute nourriture que du biscuit.

Des contingents, après avoir trainé toute la journée dans les rues en attendant leur embarquement, étaient renvoyés très tard le soir à la caserne de Daoud pacha. Ce qui leur faisait quatre heures de marche. Ils repartaient de cette caserne de bonne heure le lendemain matin, pour voir d'autres contingents arrivés plus tôt, partir à leur place. Et cela recommençait.

Des centaines de soldats étaient conduits par un seul caporal, et quand par hasard ils rencontraient un officier, c'était pour lui dire sur un ton peu déferent qu'ils étaient sans nourriture depuis deux jours et qu'ils ne savaient où aller.

Les mobilisés ignorant le lieu de leur mobilisation et leur affectation, se rendaient en masse à Constantinople, où naturellement l'encombrement était indescriptible. La mobilisation se faisait au petit bonheur, s'il est permis de s'exprimer ainsi en de telles circonstances.

Des régiments ont été mobilisés plusieurs fois en 1912.

Tel régiment qui fit partie de l'armée constituée pour protéger Smyrne contre la menace d'un embarquement italien, a été plusieurs fois renvoyé et rappelé. A chaque appel, il se présentait une multitude d'individus, que les officiers de recrutement relâchaient ou retenaient selon le jeu des influences ou l'influence des pots de vin, de sorte que ce n'étaient souvent pas les mêmes soldats qui regagnaient leurs régiments. Et beaucoup de nouveaux n'avaient jamais tenu un fusil.

L'anarchie, comme de juste, fut pire encore au moment de la guerre balkanique. Comme cette anarchie qu'ils avaient sous les yeux et la faim dont ils souffraient, les accompagnaient sans relâche jusque sur le champ de bataille, comment ces soldats pouvaient-ils se battre avec ardeur ? Je parle de ceux qui avaient déjà servi.

Beaucoup, d'ailleurs, et c'est compréhensible, fuyaient

avant d'avoir tiré un coup de fusil, d'autant plus que la peste, le choléra exerçaient déjà parmi eux de terribles ravages. On évalue à 250.000 ceux qui ont été victimes de ces fléaux.

Les correspondants de guerre ont rapporté que les soldats s'approchaient la nuit de leur tente, pour les supplier de leur donner un morceau de pain, qu'ils avalaient gloutonnement. Pour un morceau de pain certains offraient aux habitants des pays traversés tout l'argent qu'ils possédaient.

Dans les autres armées, il y a des cuisines roulantes. Quel luxe!

Quant aux blessés, 80 0/0 sont morts de faim, de soif, dans les plus effroyables douleurs, dans l'agonie la plus atroce.

Les blessés qui pouvaient affronter et supporter une longue marche, avaient seuls quelque chance de sauver leur vie.

Quelques-uns, il est vrai, étaient transportés sur des charrettes à bœufs, d'autres juchés sur des chevaux ou sur quelque animal de bât, mais la plupart allaient à pied, hâves, amaigris, se traînant avec peine, et n'ayant d'autre souci que de protéger leurs blessures enveloppées dans des linges ensanglantés et sales. Ils mettaient plus de deux jours pour franchir 25 kilomètres, et pendant ce trajet ne recevaient aucun soin, ni aucune nourriture.

Il y avait par bataillon un nombre insignifiant d'infirmiers, pas de matériel, très peu de médicaments.

Les blessés et les malades, assez privilégiés pour arriver jusqu'à un train, étaient empilés dans des fourgons et expédiés sur Constantinople. Inutile de dire que la moitié mouraient avant d'y arriver.

Pour faire 100 kilomètres, ces convois mettaient trois jours. Et au débarquement, même pénurie de matériel.

Pour transporter les blessés et les malades, il n'y a eu parfois que deux civières disponibles. C'est à bras d'hommes qu'il fallait transporter ces pauvres êtres, le visage tordu par la douleur, et qui étaient encore affaiblis par le voyage, le manque de soin et de nourriture. Beaucoup rendaient le dernier soupir en chemin vers l'hôpital.

Dans les guerres modernes, on a rarement vu la suppuration se mettre dans les blessures. La plupart des médecins se sont étonnés de ce fait qui s'est généralement produit au cours de cette campagne.

On laissait en effet les blessés des journées entières sans pansement antiseptique, et, comme le remarquait un distingué professeur de la Faculté de Bruxelles, le drap des vêtements de mauvaise qualité, en s'introduisant dans les plaies, suffisait à les envenimer dangereusement. Quand enfin on s'en occupait, c'était trop tard.

Et si l'on n'a pu, dans la plupart des cas, panser les blessés, c'est que là encore il y eut confusion de caisses. Quand on cherchait des bandes de pansement, on trouvait des cartouches ou tous autres objets qui n'ont rien à voir avec la médecine, et vice-versa.

Si les blessés étaient mal ou pas du tout soignés, d'autres par contre, qui se portaient bien, se soignaient on ne peut mieux.

Après la défaite de Kirk-Kilissé, l'état-major du grand quartier-général, en arrivant à Tcherkesskeuy, eut pour principal souci de se choisir une installation confortable. Il jeta son dévolu sur une maison de la Compagnie des chemins de fer, dont il mit tout simplement les employés dehors.

En les voyant s'occuper si méticuleusement de leur bien-être, on n'eût jamais dit qu'ils étaient responsables de la guerre qui se déroulait si malheureusement. Ils étaient tous scandaleusement gais, mangeaient bien, et dormaient tranquillement pendant neuf heures au moins. Les officiers d'ordonnance, les télégraphistes ne devaient les déranger dans leur sommeil pour aucun motif. Bien qu'ils eussent dû parfois travailler nuit et jour, ils n'ont jamais veillé même un seul soir.

De même que leur sommeil, ils ne souffraient pas que leurs repas fussent interrompus.

Il est fort regrettable que feu Nazim pacha ait eu tant de confiance en Pertew et Hadi pachas, ses chefs d'état-major. Il n'y avait que lui qui fut presque continuellement sur pieds, prêt à tout, se promenant dans son wagon jusqu'à trois ou quatre heures du matin, fumant des cigarettes sans interruption, pendant que tout le quartier-général dormait à poings fermés.

La nourriture de ces messieurs était des plus copieuses, composée de mets choisis, succulents, et apprêtée par le meilleur des chefs, le seul bon chef qu'il y ait eu dans toute

l'armée ottomane. Et pendant ce temps-là partout ailleurs on mourait de faim.

Ces excès gastronomiques ont été cause que l'on accusa Nazim pacha de se livrer à la boisson. C'est absolument faux. Il n'a été bu, il faut le reconnaître, du vin et du champagne que pendant le repas donné à l'occasion de l'armistice.

Ce qui fut aussi un facteur important dans nos premières défaites, à Kirk-Kilissé et à Lulé-Bourgas, ce fut le manque de munitions pour l'artillerie surtout, et le mauvais état de celles qu'on avait.

Nos canons ont été réduits au silence non par l'ennemi, mais par la disette. La famine, peut-on dire, les atteignait eux aussi.

On s'est extasié sur la valeur de l'artillerie bulgare. Mais on a pu constater à Tchataldja que la nôtre bien approvisionnée ne lui cédaient en rien.

Alain de Penennrun, officier français breveté d'état-major, et dont j'ai déjà parlé, le reconnaît lui-même. Les Bulgares, d'après lui, ne savaient pas se servir convenablement de leur canon, de la pièce formidable qu'ils avaient en mains, et il en donne de nombreux exemples. « Le tir, dit-il, m'a paru presque toujours trop haut ». Et c'est exact. Nos soldats s'en amusaient même.

« Il est certain, conclut cet officier, que si les Bulgares n'avaient pas eu ce moral élevé que nous leur connaissons, les pièces Schneider de 75 et de 120 n'auraient pas mieux rempli leur rôle que les pièces Krupp de leurs adversaires ».

Ainsi donc, avec des approvisionnements convenables, notre artillerie pouvait se mesurer à égalité avec la leur.

Si ce ne fut pas le cas, ou si cela ne se produisit que trop tard, à qui la faute ?

Les soldats, on le voit, avaient bien des raisons, toutes plus graves les unes que les autres, de n'avoir pas confiance en leurs chefs.

Ceux-ci étaient corrompus par la politique introduite parmi eux par le Comité Union et Progrès. C'était cela leur plaie, la plus terrible de toutes. Et c'est pour cela, uniquement pour cela, que l'Empire ottoman se trouve maintenant amputé de la Turquie d'Europe.

Les officiers unionistes aimaient mieux cette perte pour le pays que la perte du pouvoir pour le Comité Union et Pro-

grès. On l'a bien vu, lorsqu'un des leurs assassina le général Nazim pacha, pour confier le grand-vizirat à Mahmoud Chevket pacha, et pour accepter ensuite des conditions de paix beaucoup plus onéreuses que les précédentes, et cela après des sacrifices énormes et par le fait inutiles en vies humaines, pour ne pas parler des sommes dépensées.

Aussi ce qu'il faut crier bien haut, c'est que, dans cette guerre, le soldat ottoman n'a pas démerité.

Il n'a pas été vaincu par les ennemis de l'extérieur, mais par ceux de l'intérieur, par l'anarchie que le Comité Union et Progrès avait répandue dans tout le pays, comme le plus terrible des fléaux et d'où sont sortis tous les autres.

\* \* \*

### Autres causes de nos défaites

La plus importante raison des défaites de nos armées est dans l'absence de la plus grande des vertus militaires, l'unité d'esprit. Une armée où l'unité d'esprit n'existe pas n'est qu'un amas de brigands et de malfaiteurs.

On peut citer les exemples des commandants Enver, Djémal, Djafer Tayar, à l'armée de l'est, qui, au nom du comité Union et Progrès, ont commis les actes les plus bassement criminels. A l'armée de l'ouest, la révolte de Djavaid pacha contre son chef hiérarchique Riza pacha, ainsi que l'abandon par Djavaid pacha du village Permedi, malgré l'injonction formelle de son chef, et le pillage du susdit village par les soldats provenaient de l'absence de l'unité d'esprit dans l'armée.

L'armée turque avait perdu toutes ses qualités et vertus militaires. Abdul Hamid avait une armée affamée, mais brave; dénuée, mais fidèle à son devoir.

Or, depuis quatre ans, cette armée n'appartenait plus au pays; elle était devenue l'armée du comité Union et Progrès. Elle était devenue un instrument, et un instrument criminel entre les mains de cette force occulte.

Oui, c'était l'armée qui exécutait tous les crimes et les forfaits pour le compte du comité. Les assassins de Hassan Fehmi, Ahmed Samim et de Zéki beys étaient tous des officiers. C'était des officiers qui avaient de tout temps menacé par la plume et le verbe les députés de l'opposition et tous ceux qui osaient élever une voix de protestation contre le comité.

Ce sont également des officiers qui rédigeaient les feuilles de chou qui paraissaient à Salonique et à Monastir sous les noms guerriers de *Lance*, *Canon*, *Arme*, *Fusil*, *Poignard*, etc.

Oubliant tous ses devoirs, l'armée n'était plus que la propagande vivante du comité Union et Progrès. Nombre d'officiers avaient été nommés valis, mutessarifs, caïmacams ou délégués du comité. D'autres espionnaient pour le compte du comité comme membres des commissions d'enquête. Des officiers perdaient leur temps à présider des clubs du comité un peu partout.

Ce sont les officiers qui faisaient les élections et, à cet effet, plusieurs d'entre eux avaient été portés sur les listes comme électeurs au second degré.

Le comité dépêcha le commandant de la place de Constantinople, Chahab bey, en Albanie, les poches bien garnies.

Le commandant du 7<sup>e</sup> corps d'armée, Ismaïl Fazil pacha, et les majors Hassan Tossoun, mutessarif de Prizrend, Djafer Tayar, mutessarif d'Ipek, et tous les autres chefs du comité se sont mis à l'œuvre avec une grande ardeur.

Ils menaçaient publiquement les électeurs d'avoir à porter leurs voix sur les candidats désignés par le comité. Celui-ci, qui avait fait en Anatolie les élections au gourdin, s'était mis dans la tête de faire les élections en Albanie avec l'argent qu'il n'épargnait pas. L'échec l'a décidé de faire appel aux fusils et aux canons.

Dans l'intention de faire échouer l'élection des candidats qu'il ne patronnait pas, le comité a osé modifier à sa guise les divisions administratives du pays.

Devant tant d'iniquités, le peuple se fâcha.

La ville d'Eskichehir, en Anatolie, et la ville de Langaza, en Roumélie, protestèrent. On taxa les chefs de traîtres à la patrie et le comité jeta dans les prisons ceux qui avaient osé ces protestations.

La révolte grondait alors en Albanie. Une chambre des députés se trouvait réunie à Constantinople où pullulaient les aides de camp de Mahmoud Chevket pacha et d'autres officiers qui représentaient la nation. Personne n'avait osé dire que ces jeunes députés étaient avant tout des soldats, et, n'ayant pas atteint l'âge de donner leur démission d'après la loi qu'un Iradé impérial avait sanctionnée, leur nomination comme députés était illégale et préjudiciable à l'armée.

Etre président ou membre d'un club unioniste fut considéré par nos officiers comme le plus grand des honneurs. Les clubs militaires n'existaient que de nom. Ils étaient devenus des succursales du comité. Alors que le profond respect pour le khalifat et la vénération au trône devaient constituer le fond de toutes les vertus militaires, nos officiers avaient rejeté de leurs cœurs le respect et le dévouement au trône et au khalifat, et les prières du soir, qui en étaient une preuve, étaient sacrifiées à leur caprice. Ils préféraient voir les soldats dans les rues ou les cafés criant et chantant à tue-tête : « Vive le comité ! Vive Mahmoud Chevket pacha ! »

Le lieutenant d'artillerie Salim, employé à la prison centrale de Constantinople ; le capitaine Edib, commandant de la gendarmerie et membre de la bande des assassins de Serrès ; le lieutenant Cherefeddine, un des assassins de Zéki bey, et d'autres représentent ce genre d'officiers. Le comité les comblait de faveurs, car ces officiers étaient les exécuteurs des crimes du comité et, en cette qualité, ils en détenaient tous les secrets.

Un simple capitaine venait à la Sublime Porte et donnait des ordres au nom du comité. Un petit lieutenant s'improvisait le chef de son commandant et lui désobéissait, car il était le délégué du comité. Malheur au commandant qui avait eu l'audace de rappeler un de ces officiers à son devoir, il était signalé comme réactionnaire et, s'il persistait, il était déplacé ou mis hors cadre.

Le comité savait pertinemment que le fait de confier la politique à l'armée serait le point de départ d'une débâcle. Il a été averti du danger et il a répondu : « Vous avez raison, mais que pouvons-nous faire ? Si nous empêchons les militaires de faire de la politique, il ne nous restera qu'à fermer nos clubs. Ce serait la mort du comité ! »

### Sur les Albanais

Les Albanais, qui sont maintenant séparés de l'Empire, ont cependant courageusement combattu contre nos ennemis extérieurs. — Et l'on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'ils avaient du mérite, tellement ils avaient, les années précédentes, été maltraités par le comité Union et Progrès.

On empêchait la nation de manifester librement ses

préférences et d'user d'un droit sacré. Les hommes du comité déclaraient qu'ils aimaient mieux voir le pays périr que de voir les élections de Saïd hodja à Uskub, de Hassan bey à Vultchetrine et de Mufid bey à Argyrocastro. Ils se servaient de l'armée pour combattre leurs concurrents. Les fusils, les canons et les mitrailleuses ont fait de nouveau leur apparition en Albanie.

Voyant qu'il leur était impossible de se faire comprendre par la plume ou la parole, les Albanais décidèrent de défendre par les armes les droits que la constitution leur avait octroyés. On ne leur permit même pas de correspondre avec le souverain et, de nouveau, le sang mulsuman coula à flots. Le capitaine Ahmed Hamdi bey qui se trouvait alors à Jakova comme commandant d'artillerie à la colline de Théhapat. rapporte ce qui suit. Le commandement de sa division était confié au colonel Sami bey qui est encore en vie. Djavid pacha, un des fidèles du comité, alors commandant de la 21<sup>e</sup> division et qui trouva dernièrement la mort à Janina, entra sous la tente de ces deux chefs. Il était tout courroucé et serrait les poings. Il leur tint ce langage presque textuellement :

« Ces individus ne connaissent point les affaires de ce pays. J'ai écrit plusieurs fois au comité, au ministre de la guerre. Je leur ai dit : « Laissez les élections se faire librement, autrement les suites seront bien fâcheuses. Qu'est-ce que cela peut nous faire qu'il y ait quatre ou cinq députés de l'opposition. » Je leur écris toujours, ils m'ordonnent de sévir avec plus de violence. Ils n'attachent pas une grande importance à ce mouvement. Ma foi, ils ont perdu la raison ! »

Les batteries de campagne à tir rapide qu'on avait dans les compagnies commandées par les capitaines Djelal et Mahir effendis se trouvaient dans un tel état qu'il était tout à fait impossible de s'en servir. Ces batteries avaient tiré en 1326 et 1328 plus de 5.000 projectiles contre les Albanais.

Au moment de la déclaration de la guerre, il ne restait plus de munitions. Et la nation avait acheté ces canons pour protéger le pays contre l'ennemi, non pour tuer ses propres fils.

Les Albanais, voyant le silence des canons devant l'ennemi, se sont dit : « Parbleu, ces canons n'étaient pas destinés à l'ennemi, ils les avaient achetés pour nous massacrer. »

Personne en Albanie ne voudrait vivre sous une domination étrangère. Au commencement de la guerre, les Albanais

se sont distingués par leur courage et leur intrépidité à Prich-tina, Mitrovitza, Ipek, Goussina et Plava. Le capitaine Ahmed Hamdise trouvait alors à Koumanovo. La première rencontre avec l'ennemi a eu lieu à Platch.

Contre les deux divisions et les cinq batteries des Serbes, nous n'avions que deux bataillons de Nizamié, deux bataillons de rédifs albanais et une batterie de montagne sous le commandement du colonel Haïri bey. Les bataillons de rédifs étaient de Kilan et de Préchova et entièrement composés d'Albanais. Ils ont fait preuve d'un tel courage qu'ils ont sauvé l'honneur de la patrie et des Ottomans, car ils avaient résisté à un ennemi qui était quatre fois plus nombreux qu'eux. Les deux bataillons composés de rédifs albanais ont péri et du bataillon de Kilan, qui comptait 1.500 âmes, il n'y en eut que 15 qui s'échappèrent.

Les événements ont montré que notre état-major ne s'était jamais occupé sérieusement de l'artillerie. On peut, sans exagérer, affirmer que l'armée turque avait totalement négligé ce facteur important. Nos commandants ne savaient absolument rien sur les mouvements de l'ennemi. Nos troupes faisaient la guerre les yeux fermés. Dans la bataille de Koumanovo, l'armée turque n'a tenu aucun compte de l'art de la guerre. Dans une bataille, l'infanterie et l'artillerie doivent unir leurs efforts. A Koumanovo, l'infanterie n'a pas su couvrir l'artillerie et celle-ci n'a pas su protéger l'artillerie. L'infanterie et l'artillerie combattaient séparément. Les batteries faisaient pleuvoir les projectiles sans connaître les buts. Nous n'avions pas découvert les positions de l'ennemi quand celui-ci nous prenait nos positions. Le feu était dirigé aveuglément. Chaque commandant de batterie dirigeait le feu sur un point quelconque. Le deuxième jour, un bataillon d'artillerie avec 18 canons arriva sur le champ de bataille. Ces canons de gros calibre devaient former le centre de la position de l'artillerie. Ce malheureux bataillon ne put jamais prendre part à la bataille. On n'avait pas pensé à leur désigner une position. Tout le monde était affolé... La déroute commençait...

Peut-être le commandant en chef ignorait-il l'arrivée de ces 18 canons. Le fait est que ces 18 canons, sans prendre part à la guerre, rentrèrent à Uskub. Dans cette ville, un coup de fusil affola tellement la population, qui croyait l'ennemi aux portes de la ville, qu'elle se rua vers la gare, et les soldats

s'en allèrent à Keuprulu en laissant à la gare les 18 canons. Ce n'est que deux jours après que les Serbes firent leur entrée dans Uskub et trouvèrent les 18 canons avec toutes les munitions.

Si on n'avait pas abandonné ces 18 canons à Uskub, ils auraient pu contribuer à un succès de nos armes dans la bataille de Perlepé qui eut lieu une semaine après. La retraite de Koumanovo n'en était pas une, c'était une déroute misérable.

Fethi pacha était un honnête homme, mais dénué des qualités qui font un bon commandant. Le véritable commandement était entre les mains de Faïk bey, ex-gouverneur de Scutari et chef d'état-major. Cet individu était affilié depuis quatre ans au comité.

Il faisait des quêtes pour la flotte, des conférences, mais la carrière militaire est une carrière sacrée qui exige d'autres qualités que celles d'un conférencier.

... Pendant la déroute de l'armée de l'ouest, l'armée de l'est était vaincue et se repliait sur Constantinople. Les Bulgares étaient arrivés à Tchataldja. Les partisans de l'indépendance, qui étaient peu nombreux en Albanie, voulurent profiter de l'occasion. Ils dépêchèrent dans tous les coins de l'Albanie leurs émissaires qui tinrent ce discours aux habitants : « Le gouvernement turc est battu. Il nous est impossible de résister à l'ennemi, ce serait d'ailleurs notre propre ruine. Nous n'avons ni armes, ni munitions pour résister. Rendons-nous. Que les hommes en vue s'en aillent en Europe et à Avlona et tâchons d'arriver à avoir une indépendance pour conserver notre nationalité. »

Les Albanais acceptèrent cette solution, n'ayant pas l'embaras du choix.

Et maintenant, ô lecteur, la main sur la conscience, réfléchis ! L'armée est en déroute. L'ennemi s'avance rapidement mettant tout à feu et à sang. Les Albanais manquaient d'armes pour le combattre. Que devraient-ils faire ? Ils n'étaient que des hommes et n'avaient aucune force surhumaine pour résister à l'ennemi.

Les troupes sont venues de Koumanovo à Monastir en passant par Uskub, Kalkandelen, Gostivar et Karatchova. Elles se sont même battues à Karatchevo durant deux jours. Cette guerre n'a pas sa pareille dans l'histoire. Les soldats

étaient au repos, pensaient leurs chevaux et nettoyaient les canons quand, tout à coup, ils ont été surpris par une pluie de shrapnells. On a su après que l'état-major avait négligé de prendre les précautions nécessaires. Mais il n'y a pas à s'étonner de ce manque de précaution qu'une bande de brigands n'aurait pas négligée. Faïk bey, chef d'état-major, ne pensait pas en ce moment aux précautions à prendre, plongé qu'il était dans ses rêveries sur son retour à Scutari comme gouverneur, sur les conférences qu'il méditait de faire. Je ne sais pourquoi cet homme criait tout le temps, au début de la déroute jusqu'à sa prise par les Grecs à Janina, qu'il était un *Fédaï* du comité. Faïk bey accuse toujours les Albanais des défaites de l'armée turque. Dans la bataille de Karatchévo, il n'y avait pas un seul Albanais parmi la troupe ottomane.

Nous consentons à l'occupation de ces territoires par les Grecs, Serbes et Bulgares, disait-il, mais nous ne voulons pas d'une Albanie indépendante, et il adressait les insultes les plus grossières aux Albanais. Djavid pacha a eu la folie d'attaquer les Grecs aux environs de Betlichté. C'était une folie, car il ne disposait pas d'assez de forces. Après avoir causé inutilement tant de morts, il s'enfuit à Geuridjé qu'il a pillée et, de là, il s'est retiré à Colonia. Il est impossible de décrire les souffrances et les vexations que Djavid pacha a fait subir aux Albanais à Colonia et aux environs.

Djavid pacha déclarait qu'aussitôt arrivé à Constantinople il tuerait de ses mains telle et telle personne, et son entourage l'applaudissait. Ce serait manquer au patriotisme que de ne pas répéter les crimes qu'ils avaient commis à l'armée de l'est et à l'armée de l'ouest. Ils décidèrent à l'unanimité de tuer Kara Saïd pacha, commandant de la cinquième division. Ils tirèrent au sort et ce fut un lieutenant de cavalerie nommé Kémal qui fut chargé du forfait. Le fait se passait à Bérat. Kémal demanda une audience à Saïd pacha et lui présenta une requête. Alors que Saïd était occupé à lire sa requête, il tira trois coups de revolver sur lui et s'enfuit. Heureusement, pas un coup n'avait atteint Saïd pacha.

Après l'assassinat de Nazim pacha, surtout les officiers ayant à leur tête le gouverneur militaire de Janina insultaient sans raison les soldats albanais. Ils les traitaient de renégats, de lions sans queue. Le colonel Véhib bey criait à qui voulait

l'entendre qu'il ne voulait pas voir un seul Albanais à Janina. Il fit même sortir de la ville tous les officiers albanais. Avouez que ce sont là des choses qu'un commandant conscient de ses devoirs ne se serait jamais permises. Et s'il y eut des fuyards parmi les Albanais, ce fut à la suite des vexations dont ils furent les victimes qu'ils prirent cette décision.

On avait fusillé un fuyard albanais, il ne fut que blessé. On recommença et, cette fois-ci, encore il ne fut pas tué sur le coup. On recommença pour la troisième fois. On a agi de la sorte parce qu'il s'agissait d'un Albanais, c'était par esprit de vengeance. Après la chute de Janina, Véhib bey s'est rendu sur son désir aux Grecs avec tout son entourage.

Djavid pacha était en révolte contre les autorités militaires. Il avait organisé une bande et se promettait d'attaquer les Serbes à Loctina. Mais deux jours avant ces événements Djafer Tayar bey et Zia bey, ex-mutessarif de Jakova, étaient arrivés à Bérat porteurs d'un chèque de 13.000 livres. Djafer Tayar bey était venu annoncer à Djavid pacha que sa nomination comme ministre de la guerre était imminente.

\* \* \*

### Le coup d'État. — Prise d'Andrinople, de Janina. L'armistice.

Les Bulgares n'ont pas seulement remporté des succès militaires; ils ont également, dans les pourparlers relatifs au premier armistice, amené très habilement nos délégués à abandonner des positions qu'ils auraient dû s'acharner à garder avec la dernière énergie.

La question du ravitaillement d'Andrinople, par exemple, était de celles sur lesquelles ils fallait ne pas céder.

Ainsi l'avait compris d'ailleurs le conseil des ministres, qui donna à nos délégués des instructions formelles dans ce sens, sanctionnées par iradé impérial. Ils n'en ont pas tenu compte. Pourquoi?

Le 23 janvier se produisit le coup de force qui remit au pouvoir le Comité Union et Progrès. Celui-ci prétendait obtenir de meilleures conditions de paix que celles proposées par Kiamil pacha. Pour cela, il eût fallu repousser l'ennemi, délivrer Andrinople. En étions-nous capables?

Sans parler de l'impossibilité dans laquelle nous mettait

notre situation politique et financière, de continuer la guerre ; sans parler de cette autre impossibilité qu'il y avait pour nous d'obtenir un résultat positif en continuant la guerre, nous dirons que notre avancement sur Andrinople n'était guère réalisable.

D'abord, on ne pouvait entreprendre de Tchataldja un mouvement en avant ; car les Bulgares s'étaient, depuis longtemps, renforcés en face de notre ligne de défense. Nous autres, nous n'étions guère capables d'attaquer non seulement une position aussi forte, mais de pouvoir tenter encore un mouvement offensif quelconque, même en rase campagne, puisque notre armée manquait de capacité d'attaque, et surtout d'instruction, d'entraînement, de moyens de transport, etc. Notre armée avait, dans les batailles de Kirk-Kilissé et de Lulé-Bourgas, perdu tous les éléments qui en constituaient la valeur.

Pour les mêmes raisons, toute marche sur Andrinople du côté de Boulair était également impossible. De ce côté-là, notre armée se trouvait déjà en butte à d'autres difficultés ; avant d'entreprendre un mouvement pareil, il fallait admettre l'existence, dans la région de Kéchanet de Dédé-Agatch, d'une armée ennemie susceptible d'être augmentée à tout instant en raison du chemin de fer qui dessert les dites localités et d'être renforcée, afin de nous surprendre, par les troupes qui seraient prélevées sur le contingent de l'armée ennemie établie à Tchataldja. Aussi, de l'aveu même des moins initiés aux choses militaires, pour une armée telle que la nôtre, ayant de tous côtés et en face d'elle des troupes ennemies, il y avait impossibilité manifeste de marcher avec succès sur Andrinople.

Pour ce qui est du plan consistant à délivrer Andrinople avec le concours des troupes à débarquer sur le littoral de Marmara ou de la Mer Noire, nous n'étions non plus capables de le réaliser. Car le fait de s'avancer après un débarquement de troupes, vers l'intérieur d'un territoire ennem ou occupé par l'ennemi, constitue une entreprise chimérique à notre époque où les moyens de communication sont si perfectionnés, et notamment, pour une armée dépourvue de toute capacité offensive.

Malgré les raisons susénoncées qui démontrent clairement l'impossibilité de sauver la ville d'Andrinople, qu'en pensait

le comité qui a fait le coup d'Etat du 23 janvier dernier? Son administration néfaste de quatre ans et son dernier acte criminel ne constituent-ils pas déjà des preuves suffisantes pour nous convaincre que le comité ne songeait qu'à satisfaire ses vils appétits et sa basse convoitise, en donnant constamment le change à la nation par mille sortes de sophismes et en profitant de l'apathie et de l'ignorance de celle-ci; qu'il ne poursuit que la réalisation de son plan consistant à se maintenir au pouvoir malgré et contre tous, à éviter de rendre compte de ses actes à la nation et à mettre la main sur tout ce qui reste de disponible encore dans le pays, afin de remplir les poches de ses adhérents et acolytes?

Les Unionistes prétendent que si le commandement suprême de notre armée avait été donné à tel ou tel officier supérieur ou général, notre victoire aurait été assurée d'avance.

Quelle erreur grossière!! Tout le monde sait que lors du changement qui intervint, il y a quelques mois, il n'y eut rien de changé dans notre domaine militaire que le ministre de la guerre, l'état-major et le reste n'ayant subi aucune modification. Néanmoins, toutes les actions militaires de la période des hostilités étaient dues à l'avis et à l'initiative de quelques officiers supérieurs influents qui, grâce à leurs qualités physiques et à un rare charlatanisme, s'étaient fait connaître comme des militaires capables, mais qui, au fond, ignoraient complètement les conditions de l'armée. Il en appert donc que la personne du Ministre de la guerre ou du généralissime ne pouvait être d'aucun effet positif au point de vue du résultat.

La véritable cause de notre défaite ne réside pas dans ces raisonnements autant spécieux que facétieux des Unionistes, il faut la chercher dans d'autres faits sérieux et essentiels.

Elle est due aux abus et aux méfaits des Unionistes et du Gouvernement qui les représentait.

Et, en effet, la véritable cause de nos défaites réside dans la négligence des questions militaires de la plus haute importance que voici :

Malgré les sommes énormes se chiffrant à des millions de livres dépensées depuis quatre ans, il n'a rien été fait pour relever le moral et augmenter la force de l'armée ottomane; les préparatifs militaires n'ont pas été effectués dans le temps

et dans les conditions voulus, en prévision d'un conflit qui pouvait d'un instant à l'autre surgir dans les Balkans; il n'a été donné à l'armée ni le temps nécessaire, ni la possibilité de s'exercer et de se former suivant les nouvelles exigences de l'art militaire moderne et de se préparer à la guerre en conséquence, en raison du fait qu'elle était tout le temps appelée à aller réprimer, sans nécessité et sans résultat d'ailleurs, les désordres continus dans le pays, dus à la mauvaise administration des Unionistes; ajoutons à cela l'élaboration d'une façon tout à fait théorique et imaginaire, du plan de mobilisation par les soins d'un tas de charlatans dénués de toute connaissance sur les conditions réelles de l'armée comme de tout sentiment de véritable patriotisme; une incapacité extrêmement lamentable dans une question aussi vitale que celle du service du renforcement des contingents et de l'organisation des étapes; et, enfin, l'introduction de nouvelles méthodes qui, ne répondant nullement aux exigences de la situation, ont entraîné la désorganisation complète de l'armée!

Nous désignons comme un des facteurs ayant contribué à la désorganisation complète de l'armée le fait d'adjoindre à l'armée et au département de l'Etat-Major, au lieu et place d'officiers ayant déjà servi sous les armes, des militaires complètement ignorants des conditions réelles et de la psychologie de l'armée et affligés d'une haute opinion d'eux-mêmes pour avoir appartenu à un club unioniste quelconque.

En outre, si au lieu de la politique ambitieuse, indolente et ignorante des Unionistes, on avait, depuis quatre années et demie, appliqué une politique prévoyante et en vue du salut réel du pays, nous n'aurions pas été mêlés de la sorte à cette guerre pour la raison que nous ne nous serions pas aliéné les quatre états balkaniques à la fois, ayant assuré la neutralité de quelques-uns au moins d'entre eux en notre faveur, ce qui nous aurait épargné les calamités et les défaites très douloureuses que nous venons d'essuyer.

Il en ressort donc que la véritable cause de nos défaites est due à la politique ambitieuse, intéressée, antipatriotique et criminelle que l'association Union et Progrès a, durant toute une période de quatre ans, appliquée dans le domaine des affaires civiles et militaires du pays. Le comité a beau rejeter maintenant sur les patriotes honnêtes et consciencieux toutes

les défaites, responsabilités et fautes : la vérité est là toute claire et évidente.

Il importe bien de se rappeler que la Bulgarie, depuis sa formation comme Etat jusqu'à la date présente, a dépensé 37 millions de livres pour son armée. L'Union et Progrès a soutiré à la nation, depuis quatre ans, plus de 60 millions de livres soit-disant pour l'armée.

\*  
\*  
\*

Comme nous venons de l'expliquer plus haut avec tous les détails voulus, la délivrance d'Andrinople était impossible à la date du 23 janvier dernier. En outre, à cette époque-là, tous les regards, tant de la nation que de l'armée, se trouvaient fixés sur l'ennemi extérieur. Le comité profita de cet état d'âme du pays, et l'acte criminel qui a été perpétré dans le but de reconquérir le pouvoir, avait été préparé d'après un plan habilement conçu au nez même du gouvernement d'alors, qui brillait par son aveuglement, sa faiblesse et son indolence. Pour bien comprendre ce point, il y a lieu de jeter un regard rétrospectif sur la période qui a suivi la chute du gouvernement du comité Union et Progrès, advenue à la date du 23 juillet de l'année dernière.

Ces individus ambitieux, ignorants et sanguinaires, qui ont à leur actif d'incalculables méfaits et crimes, ont été, après leur chute, fortement effrayés du coup que la nation leur a porté. Malheureusement, l'indulgence inexcusable dont le gouvernement usa à leur égard, sous prétexte de se tenir dans les limites de la légalité, n'a fait que les déconcerter un instant pour raviver ensuite leur courage, en leur donnant ainsi toute liberté de travailler à leur aise à une nouvelle usurpation du pouvoir. La démonstration qu'ils firent devant la Sublime-Porte, préalablement à la déclaration de guerre, impliquait, dès ce moment-là, l'intention de renverser le gouvernement. En outre, dans le but de susciter des embarras au gouvernement, ils ont, en pleine période de guerre, poussé l'audace jusqu'à entreprendre lâchement et traîtreusement une propagande en Anatolie et dans l'armée de Kirk-Kilissé et de ses environs, en donnant de la sorte naissance à une des causes de notre défaite. Grâce au concours des quelques-uns de leurs adeptes vils et intéressés, qu'ils avaient attachés auprès de chaque département d'Etat et surtout auprès du ministère de la Guerre, ils ont avancé leurs combinaisons machiavéliques

au point de permettre l'évasion — de la prison où il expiait ses crimes — pour le soustraire ainsi à l'action de la justice, de l'un de leurs ignobles acolytes, le fameux Djambolad, qui s'était permis de tuer perfidement un agent de police innocent qui accourait à l'accomplissement de son devoir. Le lâche criminel qu'est ledit Djambolad, qui fut cause que quatre ou cinq petits innocents restèrent orphelins, se promène aujourd'hui en toute liberté dans les rues de la capitale, grâce à la loi d'*amnistie générale* que le comité n'a confectionnée d'ailleurs que pour sauver l'assassin précité ainsi que quelques autres de ses acolytes. Par contre, tout un lot d'officiers patriotes et honnêtes ont été enlevés à leurs fonctions militaires en face de l'ennemi pour être exilés dans les coins les plus reculés de l'Anatolie. Et ces patriotes sont maintenant l'objet de toutes sortes de tortures dans leur lieu d'exil.

De tout ce qui précède, il ressort clairement que tous ces plans et combinaisons ourdis par le comité ne visaient qu'à étouffer toute velléité de la part de la nation de leur demander compte de leurs actes et de s'emparer de ce qui restait encore comme trésor dans le pays : c'est dans ce but qu'une dizaine d'assassins lâches ont accompli le coup d'état du 23 janvier dernier pour reconquérir le pouvoir à tout prix.

Comme nous venons de le dire, l'impossibilité de sauver Andrinople était manifeste : le temps et les événements l'ont assez prouvé. Qu'a-t-elle fait jusqu'ici, cette bande d'arrivistes qui prétendait délivrer Annrinople et les Iles ? D'autant plus que les commandants actuels de nos armées sont ses *personæ gratæ* !... Chaque jour qui passait nous rapprochait de la chute d'Andrinople. Et la chute d'Andrinople a mis en péril et l'honneur et la vie de nos troupes et de la population en cette ville, et a contribué encore à pourvoir l'armée ennemie d'une importante quantité de pièces d'artillerie.

Le nouveau gouvernement a voulu cependant faire mine de tenter quelque chose.

D'importants renforts ont été envoyés au commandant des forces ottomanes dans la presqu'île de Gallipoli.

Deux tentatives de débarquement, l'une à Podima, près de Midia, l'autre à Charkeuy, au nord de Gallipoli, aboutirent à de sanglants échecs.

Le 8 février, à Boulaïr, les troupes ottomanes prirent l'offensive avec 50.000 hommes contre les positions de la quatrième armée bulgare qui les observait.

Les régiments kurdes, qui étaient en tête se ruèrent avec une grande ardeur, en poussant de grands cris, et sans chercher d'abri dans les replis du terrain. L'armée bulgare attendait en silence, et quand elle jugea les assaillants à bonne portée, elle les faucha littéralement. Des renforts anatoliens venant à la rescousse subirent le même sort, et à trois heures de l'après-midi, les Bulgares s'élançant alors à la baïonnette repoussèrent les troupes ottomanes derrière les forts de Boulaïr. Celles-ci laissaient six mille morts sur le champ de bataille; les blessés furent près de trois fois plus nombreux.

30.000 hommes ont été envoyés à Gallipoli les lignes de Tchataldja et 5.000 d'Ismid.

L'expédition d'Enver bey à Charkeuy a subi un échec complet. Enver bey n'échappa lui-même que dans une barque. Ses hommes démoralisés s'entassèrent, affamés et grelottants, dans les rues de Gallipoli.

Enver bey retourna à Constantinople, après avoir été l'objet d'une démonstration hostile aux Dardanelles. Ses propres soldats le recherchaient, le couteau à la main.

Depuis l'échec qu'ils avaient subi devant Tchataldja le 18 novembre, les Bulgares restèrent quelque temps en contact immédiat avec les avant-postes ottomans, puis se replièrent à quelques kilomètres vers l'ouest, et occupèrent un front parallèle à celui de nos troupes. Celles-ci avaient considérablement consolidé leurs positions, la hérissant de redoutes, de tranchées et de réseaux de fil de fer. Nos troupes étaient de plus protégées par l'artillerie de la flotte, qui empêchait les Bulgares de se démasquer. Les renforts arrivaient d'Asie, en quantité; les vivres et les munitions ne manquaient point.

Dans les derniers jours de mars la lutte reprit, mais les engagements restèrent limités à l'espace compris entre les deux lignes principales de défense turque et bulgare.

C'est ainsi que le village de Tchataldja pris par les Bulgares en novembre, fut repris par les Turcs et revint de nouveau aux Bulgares. Mais ces fluctuations dans les combats ne pouvaient avoir aucune influence décisive sur le sort des hostilités.

On se battit pendant trois jours. Huit régiments d'infanterie bulgare de la première division, sous le commandement du général Topcheff, avaient brusquement attaqué, soutenus par l'artillerie, les positions ottomanes, comprenant à peu près les mêmes forces, sur la ligne de Koum-Bourgas au village de Tchataldja. Le but des Bulgares était évidemment, en forçant ces positions, de s'ouvrir au nord du lac de Buyuk-Tchekmedjé un passage vers Constantinople.

Après une journée de lutte, à minuit, les Bulgares s'emparèrent de la position centrale de Gestikeuy. Mais une heure après nos troupes reprenaient l'offensive, appuyées qu'elles étaient par l'artillerie des lignes principales et celle de la flotte de la mer de Marmara. A dix heures du matin, elles reprenaient Gestikeuy, pendant que les Bulgares se retiraient vers Bogadès et Tchakilkeuy.

Un épais brouillard ayant alors couvert le terrain des opérations, les Bulgares en profitèrent pour tenter avec des troupes fraîches un mouvement tournant par la route allant du village de Tchdtaldja à Fanasakris et venir attaquer nos forces par l'arrière et le flanc. Mais cette marche fut découverte lorsque deux heures plus tard le brouillard se dissipa, et nos batteries des lignes principales couvrirent les Bulgares d'une pluie de shrapnells qui les mit de nouveau en fuite. Ils laissaient sur le terrain 1.100 morts, 400 fusils, et tous leurs équipages de ravitaillement.

Nos troupes firent ensuite une contre-attaque contre les positions de Lahanakeuy : 6.000 hommes, la fleur de notre armée, se formèrent en rang serrés, descendirent, malgré le feu ennemi, les pentes de la colline et se lancèrent à l'assaut de Lahanakeuy.

Les tranchées élevées à la hâte ne furent pas un obstacle sérieux et la colline fut bientôt prise. Les Bulgares s'enfuirent dans toutes les directions, vers Bogadès, vers Kadikeuy, d'autres vers le haut plateau derrière Tchataджа, poursuivis par la cavalerie turque.

Mais le lendemain, Enver bey, qui arrivait à San Stefano, attaqua l'aile droite des Bulgares, le long de la mer de Marmara. Un combat violent eut lieu. Au bout d'un certain temps, les Bulgares battirent en retraite. Immédiatement Enver bey lança contre eux un escadron de cavalerie. Mais ce n'était qu'une ruse des alliés pour attirer cette cavalerie

sur un fond miné. Quand elle passa à cet endroit, tout sauta. L'explosion a presque anéanti cette cavalerie. Je me demande l'efficacité d'une charge de cavalerie faite par un seul escadron.

\* \*

L'attaque générale de Janina commença le matin du 4 mars. L'artillerie hellénique tira une dizaine de mille d'obus et causa des pertes considérables aux assiégés. Il est à remarquer que le tir de l'artillerie hellénique, dont les pièces étaient soigneusement cachées et abritées, fut admirable de justesse et de précision.

A 7 heures du matin, le monastère de Tsouka se rendit avec 4 canons de siège et 250 prisonniers.

La gauche hellénique occupa, vers 10 heures du matin, la chaîne des montagnes de Manoliassa, prenant 6 canons et 1 bataillon avec des mitrailleuses.

Le centre prit le fort de Saint-Nicolas avec 10 canons et fit une brèche dans les lignes assiégées, qui se dispersèrent en désordre. Essad pacha envoya alors un détachement pour arrêter les fuyards, et les troupes ottomanes se battirent entre elles.

Seule, parmi les forteresses protégeant la ville de Janina, résistait encore Bizani qui arrêtait les troupes helléniques depuis plus de deux mois. Le commandant fit alors hisser le pavillon blanc pour demander à se rendre. La reddition eut lieu sans conditions.

35.000 prisonniers, 128 canons et une grande quantité de munitions tombèrent entre les mains de l'armée hellénique qui entra dans la ville.

Malgré l'issue malheureuse, il faut dire bien haut que les troupes de Janina ont combattu vaillamment, et qu'elles ont surtout été réduites par la faim.

\* \*

L'investissement d'Andrinople avait commencé le 22 octobre 1912. Le 1<sup>er</sup> février, 45.000 Serbes venus au secours des Bulgares, activèrent les attaques un peu ralenties. Les 24 et 25 mars 1913, l'armée assiégeante bombardait Andrinople de la façon la plus vive. Une sortie des troupes assiégées échoua complètement, nous coûtant près de 400 prisonniers, et la perte de plusieurs canons.

Les Bulgares s'emparèrent des avant-postes de Kumtépe, Maltépé, Koyountépé, Oktchawtepé, Mczartepeet Demirkopou. De même furent pris d'assaut, après des combats sanglants, les forts de : Tagh-Tabia, Aïvas-Baba, et la position fortifiée d'Ekmékdji-Keuy.

Le 26 mars, à une heure du matin, commençait l'assaut général. Les Bulgares s'avançaient au nord et à l'ouest sous le commandement du général Ivanoff. Les Serbes, conduits par le général Stepanovitch, attaquaient par le sud et par l'est.

Furent alors pris à la baïonnette les forts de Kestanlik, Kouru-Chesmé, Djévizlik, Topyotu.

Le même jour, à six heures du matin, des groupes de cavaliers bulgares et serbes entraient dans Andrinople et à 2 heures de l'après-midi, Chukri pacha, commandant de la place, rendait son épée au général Ivanoff.

Il fallait vraiment un homme ayant l'énergie de Chukri pacha pour tenir aussi longtemps. Car il avait non seulement à lutter contre les assiégeants du dehors, mais aussi contre ceux du dedans, qui étaient représentés par les agents du Comité Union et Progrès. Ceux-ci, ayant à leur tête le Dr Bahaeddine Chakir bey, répandaient la discorde, selon leur habitude, parmi les soldats et les officiers, qu'ils excitaient contre leur chef Chukri pacha, Ils avaient ainsi réussi à former un clan hostile à ce dernier.

Nombreux étaient les soldats qui ne savaient pas se servir de leurs armes. Le colonel Djéjal bey leur ayant ordonné de mettre la hausse à 800 mètres, l'énorme majorité la mit au hasard à 600, 900 ou 1.000 mètres.

Des agences de désertion s'étaient organisées. Trois particulièrement, installées à Kaïh, Hilherin et Bosnakeuy fonctionnèrent longtemps avant que les autorités intervinssent. Des prix étaient établis : à Bosnakeuy il en coûtait une livre turque pour pouvoir franchir les lignes. A Hilherin cela ne coûtait qu'un medjidié. Le chef de poste, un sergent, fut découvert et pendu : il avait de cette façon ramassé plus de 500 livres turques.

Les soldats n'avaient pas de pain, et nombreux sont ceux qui moururent de faim, même après la reddition d'Andrinople, ainsi que la presse européenne l'a relaté, et que les

journaux illustrés l'ont prouvé par de terribles documents concernant l' « île de la mort ».

Les soldats souffrirent encore plus qu'à l'ordinaire pendant l'armistice. Sous prétexte qu'ils étaient moins surmenés, on diminua leur ration. Et les trains bulgares chargés de vivres pour Tchataldja traversaient la gare. Les soldats affamés voyaient passer ces convois. Quelques-uns en tombaient malades d'exaspération, et dans le délire de la fièvre, à l'ambulance, sautaient hors du lit pour arrêter les convois bulgares.

D'autres avaient la force de plaisanter. Ils allaient déjeuner à la gare de « l'odeur de la viande bulgare ».

Et cependant, on a trouvé dans les mosquées et autres dépôts des approvisionnements en quantité, qui eussent permis à Andrinople de tenir deux mois encore, n'eût été l'influence néfaste et anarchique du comité Union et Progrès. Comment, en effet, ces approvisionnements n'ont-ils pas été utilisés ?

Quant à Scutari d'Albanie, Hassan Riza pacha, qui fut assassiné par Essad pacha, avait déclaré qu'il défendrait cette place jusqu'au bout, coûte que coûte. Mais le comité, qui voulait se venger des Albanais, fit en sorte là encore que la ville tombât aux mains des Monténégrins.

\* \* \*

Le 15 avril, le général Savoff et Izzet pacha tombaient d'accord à Tchataldja sur les conditions d'une suspension d'armes et leur accord a été approuvé par leurs gouvernements respectifs. Il n'y a pas eu échange de signatures. Un véritable armistice ne sera signé qu'avec les préliminaires de paix. L'accord consistait en ceci que les hostilités devaient être arrêtées tout le long des lignes de Tchataldja pendant dix jours. Il était renouvelable par tacite reconduction de dix jours en dix jours avec faculté de dénonciation après préavis de quarante-huit heures. L'accord ne visait point les autres parties du théâtre de la guerre.

A cause de l'ambition du gouvernement unioniste qui a sollicité de l'Europe sa médiation pour la paix, le pays se trouve en présence de conditions beaucoup plus onéreuses qu'au début. Et cela nous a coûté, hélas ! de nouveaux sacrifices en vies humaines. Les Bulgares se sont mis à réclamer

maintenant une indemnité de guerre et une démarcation de frontière beaucoup plus désavantageuse pour nous. Et dire que le cabinet précédent était en mesure de faire écarter au moins ces prétentions et d'obtenir de l'Europe certains avantages importants d'ordre économique et financier !

Parlons, maintenant, quelque peu des sophismes que ces vils ambitieux ont forgés après avoir repris les hostilités rien que pour donner le change à la nation.

Un hiver excessif, une neige continue et abondante, et des pluies fortes et incessantes ! tous ces contre-temps empêchaient, disaient-ils, l'armée de faire un mouvement offensif quelconque ! Les fameux organisateurs du coup d'Etat du 23 janvier dernier ne savaient-ils pas la température qu'il faisait sur le théâtre de la guerre ? Ne sont-ce pas eux qui ont fait publier, dans la presse à leur solde, des nouvelles fausses annonçant qu'ils avaient fait débarquer des troupes sur le littoral de la Marmara, et accompli de grands faits d'armes ? Quelle impudence que d'oser tromper la nation par de pareils mensonges, et ce, dans le but de consolider leur position !

.....

Avant de conclure nos réflexions sur cette déplorable guerre qui nous a coûté la Turquie d'Europe, comment ne pas remarquer que cette perte territoriale n'est pas la seule ? Notre armée a perdu sa force morale, et la défense du reste de l'Empire, au point de vue purement stratégique, est de même gravement compromise.

Peut-être après tout vaudrait-il mieux, pour mettre Constantinople à l'abri d'un coup de force, doter notre capitale d'un régime spécial de neutralisation vis-à-vis de l'Europe.

Mais il faut pour cela avoir une autre mentalité que la nôtre, mentalité qui ne pourra s'acquérir qu'avec le temps, le développement de l'instruction, et le profit de l'expérience.

Voyons maintenant les choses telles qu'elles seront au lendemain de la signature du traité de paix.

La ligne de l'Ergène, par suite des fautes commises, ne nous a guère servi pendant la dernière guerre. Il conviendrait maintenant d'utiliser la partie qui en reste comme première ligne défensive en y construisant des blockhaus. Nous aurons

ainsi une excellente ligne défensive de Midia à Rodosto à cause des marais qui se trouvent à Edrikeuy vis-à-vis de Saraï, Tchataldja restant le dernier et suprême rempart de Constantinople.

Il faudra aussi remplacer Andrinople comme lieu de concentration d'une armée pouvant servir de rempart. Et Tchorlou est tout indiqué pour la formation d'un nouveau corps d'armée qui aurait une division à Rodosto.

Un autre corps d'armée devrait être constitué à Boulaïr, avec une division soit à Kéchan, soit à Malgara.

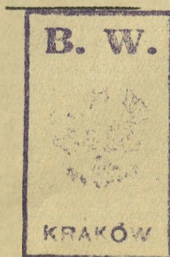
Un troisième corps d'armée supplémentaire serait à Constantinople et à Tchataldja, alors qu'à Brousse il y aurait deux corps d'armée de rédifs, qui seraient aptes à secourir, le cas échéant, la capitale, et à défendre les Dardanelles. Ces corps d'armée, en se rendant par Tchardak à Gallipoli, seraient susceptibles de menacer continuellement l'armée envahissante venant de l'Ouest.

Après donc avoir fortifié avec les derniers perfectionnements modernes la ligne de l'Ergène et celle de Tchataldja (car il ne faut pas se faire d'illusion au sujet de cette dernière : c'est grâce à la fatigue de l'armée bulgare que nous avons pu préserver la capitale), il faudra relier Brousse par une voie stratégique aux Dardanelles en passant par Bigha, et à tous les autres chefs-lieux de province de l'Asie-Mineure.

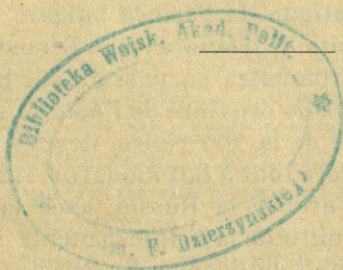
Le Bosphore du côté de la Mer Noire, devra être également fortifié d'une manière tout à fait moderne, sans donner pour cela inutilement l'éveil à la Russie, avec laquelle, si nous tenons à gagner l'a mitié de la Triple-Entente, il importe que nous vivions en bonne intelligence. La Russie d'ailleurs, sera bientôt suffisamment occupée en Chine pour ne pas se formaliser de ce que nous pouvons faire de ce côté.

Mais la meilleure garantie que nous puissions avoir, c'est encore un gouvernement digne de ce nom.

A lui seul il vaudra plus que toutes les fortifications possibles.



IMP. A.-G. L'INOIR, 20, RUE DU DELTA - PARIS



R 172/3 p



48497/  
12

6411